

845.M97
KN59
Alfred de MUSSET
Les Nuits
Rolla





THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
845.M97
KN59

Affectueux souvenir de votre correspondante et amie de France
Marcelle

ROLLA

—

LES NUITS

Louis Charles

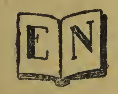
ALFRED DE MUSSET

ROLLA

LES NUITS

LA COUPE ET LES LÈVRES

PORTIA



ÉDITIONS NILSSON
8, RUE HALÉVY
PARIS
[191-?]

845.M97
KN59

ROLLA

962146

ROLLA

I

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux ;
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?
Regrettez-vous le temps où les Nymphes lascives
Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux,
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
Les Faunes indolents couchés dans les roseaux ;
Où les sources tremblaient des baisers de Narcisse ;
Où du nord au midi, sur la création,
Hercule promenait l'éternelle justice,
Sous son manteau sanglant taillé dans un lion ;
Où les Sylvains moqueurs, dans l'écorce des
[chênes,

Avec les rameaux verts se balançaient au vent,
Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant ;
Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines ;
Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui ;
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée ;
Où tout était heureux, excepté Prométhée ;
Frère aîné de Satan, qui tomba comme lui ?
— Et quand tout fut changé, le ciel, la terre et
[l'homme,
Quand le berceau du monde en devint le cercueil,
Quand l'ouragan du Nord sur les débris de Rome
De sa sombre avalanche étendit le linceul, —

Regrettez-vous le temps où d'un siècle barbare
Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau ?
Où le vieil univers fendit avec Lazare
De son front rajeuni la pierre du tombeau ?
Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers le monde enchanté
Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité ;

Où, sous la main du Christ, tout venait de renaître ;
Où le palais du prince et la maison du prêtre,
Portant la même croix sur leur front radieux,
Sortaient de la montagne en regardant les cieux ;
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-
[Pierre,
S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés ;
Le temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire ;
Où sur les saints autels les crucifix d'ivoire
Ouvraient des bras sans tache et blancs comme le
[lait ;
Où la Vie était jeune, — où la mort espérait ?

O Christ ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants ;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants ;
Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,

Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.
Je ne crois pas, ô Christ! à ta parole sainte :
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
Maintenant le hasard promène au sein des ombres
De leurs illusions les mondes réveillés;
L'esprit des temps passés, errant sur leurs dé-
[combres,
Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.
Les clous du Golgotha te soutiennent à peine ;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé:
Ta gloire est morte, ô Christ! et sur nos croix
[d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé!

Eh bien! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ! sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi!

Oh! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie ;
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira?

Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance.
Nous attendons autant, nous avons plus perdu.
Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense
Pour la seconde fois Lazare est étendu.
Où donc est le Sauveur pour entr'ouvrir nos
[tombes?
Où donc le vieux saint Paul haranguant les Ro-
[mains,
Suspendant tout un peuple à ses haillons divins?
Où donc est le Cénacle? où donc les Catacombes?
Avec qui marche donc l'auréole de feu?
Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Made-
[leine?
Où donc vibre dans l'air une voix plus qu'hu-
[maine?
Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu?

La Terre est aussi vieille, aussi dégénérée,
Elle branle une tête aussi désespérée
Que lorsque Jean parut sur la table des mers,
Et que la moribonde, à sa parole sainte,
Tressaillant tout à coup comme une femme en-
Sentit bondir en elle un nouvel univers. [ceinte,
Les jours sont revenus de Claude et de Tibère ;
Tout ici, comme alors, est mort avec le temps,
Et Saturne est au bout du sang de ses enfants ;
Mais l'espérance humaine est lasse d'être mère,
Et, le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait son repos de sa stérilité.

II

De tous les débauchés de la ville du monde
Où le libertinage est à meilleur marché,
De la plus vieille en vice et de la plus féconde,
Je veux dire Paris, — le plus grand débauché
Était Jacques Rolla. — Jamais, dans les tavernes,
Sous les rayons tremblants des blafardes lanternes,

Plus indocile enfant ne s'était accoudé
Sur une table chaude ou sur un coup de dé.
Ce n'était pas Rolla qui gouvernait sa vie,
C'étaient ses passions ; — il les laissait aller
Comme un pâtre assoupi regarde l'eau couler.
Elles vivaient ; — son corps était l'hôtellerie
Où s'étaient attablés ces pâles voyageurs :
Tantôt pour y briser les lits et les murailles,
Pour s'y chercher dans l'ombre, et s'ouvrir les
[entrailles,
Comme des cerfs en rut et des gladiateurs ;
Tantôt pour y chanter, en s'enivrant ensemble,
Comme de gais oiseaux qu'un coup de vent ras-
[semble
Et qui, pour vingt amours, n'ont qu'un arbuste en
Le père de Rolla, gentillâtre imbécile, [fleurs.
L'avait fait élever comme un riche héritier,
Sans songer que lui-même, à sa petite ville,
Il avait de son bien mangé plus de moitié,
En sorte que Rolla, par un beau soir d'automne
Se vit à dix-neuf ans maître de sa personne, —

Et n'ayant dans la main ni talent ni métier.
Il eût trouvé d'ailleurs tout travail impossible ;
Un gagne-pain quelconque, un métier de valet,
Soulevait sur sa lèvre un rire inextinguible.
Ainsi, mordant à même au peu qu'il possédait,
Il resta grand seigneur tel que Dieu l'avait fait.

Hercule, fatigué de sa tâche éternelle,
S'assit un jour, dit-on, entre un double chemin.
Il vit la Volupté qui lui tendait la main :
Il suivit la Vertu, qui lui sembla plus belle.
Aujourd'hui rien n'est beau, ni le mal ni le bien.
Ce n'est pas notre temps qui s'arrête et qui doute ;
Les siècles, en passant, ont fait leur grande route
Entre les deux sentiers, dont il ne reste rien.

Rolla fit à vingt ans ce qu'avaient fait ses pères.
Ce qu'on voit aux abords d'une grande cité,
Ce sont des abattoirs, des murs, des cimetières ;
C'est ainsi qu'en entrant dans la société
On trouve ses égouts. — Le virginité sainte

S'y cache à tous les yeux sous une triple enceinte ;
On voile la pudeur, mais la corruption
Y baise en plein soleil la prostitution.
Les hommes dans leur sein n'accueillent leur [semblable
Que lorsqu'il a trempé dans le fleuve fangeux
L'acier chaste et brûlant du glaive redoutable
Qu'il a reçu du ciel pour se défendre d'eux.

Jacques était grand, loyal, intrépide et superbe.
L'habitude, qui fait de la vie un proverbe,
Lui donnait la nausée. — Heureux ou malheureux,
Il ne fit rien comme elle, et garda pour ses dieux
L'audace et la fierté, qui sont des sœurs aînées.

Il prit trois bourses d'or, et, durant trois années,
Il vécut au soleil sans se douter des lois ;
Et jamais fils d'Adam, sous la sainte lumière,
N'a, de l'est au couchant, promené sur la terre
Un plus large mépris des peuples et des rois.

Seul il marchait tout nu dans cette mascarade
Qu'on appelle la vie, en y parlant tout haut.
Tel que la robe d'or du jeune Alcibiade,
Son orgueil indolent, du palais au ruisseau,
Traînait derrière lui comme un royal manteau.

Ce n'était pour personne un objet de mystère
Qu'il eût trois ans à vivre et qu'il mangeât son
[bien
Le monde souriait en le regardant faire,
Et lui, qui le faisait, disait à l'ordinaire
Qu'il se ferait sauter quand il n'aurait plus rien.

C'était un noble cœur, naïf comme l'enfance,
Bon comme la pitié, grand comme l'espérance.
Il ne voulut jamais croire à sa pauvreté.
L'armure qu'il portait n'allait pas à sa taille ;
Elle était bonne au plus pour un jour de bataille,
Et ce jour-là fut court comme une nuit d'été.

Lorsque dans le désert la cavale sauvage,

Après trois jours de marche, attend un jour
[d'orage
Pour boire l'eau du ciel sur ses palmiers poudreux,
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence
Sous leur ciel embrasé penchent leurs longs che-
[veux,
Elle cherche son puits dans le désert immense,
Le soleil l'a séché ; sur le rocher brûlant,
Les lions hérissés dorment en grommelant.
Elle se sent fléchir ; ses narines qui saignent
S'enfoncent dans le sable, et le sable altéré
Vient boire avidement son sang décoloré.
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

Elle ne savait pas, lorsque les caravanes
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes,
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front,
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
Des râteliers dorés, des luzernes fleuries,

Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.

Si Dieu nous a tirés tous de la même fange,
Certes il a dû pétrir dans une argile étrange
Et sécher, aux rayons d'un soleil irrité,
Cet être, quel qu'il soit, ou l'aigle, ou l'hirondelle,
Qui ne saurait plier ni son cou ni son aile,
Et qui n'a pour tout bien qu'un mot : la liberté.

III

Est-ce sur de la neige, ou sur une statue,
Que cette lampe d'or, dans l'ombre suspendue,
Fait onduler l'azur de ce rideau tremblant?
Non, la neige est plus pâle, et le marbre est moins
[blanc ;
C'est un enfant qui dort. — Sur ses lèvres ouvertes
Voltige par instants un faible et doux soupir ;
Un soupir plus léger que ceux des algues vertes,
Quand, le soir, sur les mers voltige le zéphir,
Et que, sentant fléchir ses ailes embaumées

Sous les baisers ardents de ses fleurs bien-aimées,
Il boit sur ses bras nus les perles des roseaux.

C'est un enfant qui dort sous ces épais rideaux.
Un enfant de quinze ans, — presque une jeune
[femme ;
Rien n'est encor formé chez cet être charmant.
Le petit chérubin qui veille sur son âme
Doute s'il est son frère ou s'il est son amant.
Ses longs cheveux épars la couvrent tout entière.
La croix de son collier repose dans sa main,
Comme pour témoigner qu'elle a fait sa prière,
Et qu'elle va la faire en s'éveillant demain.

Elle dort, regardez : — quel front noble et candide !
Partout, comme un lait pur sur une onde limpide
Le ciel sur la beauté répandit la pudeur.
Elle dort toute nue et la main sur son cœur.
N'est-ce pas que la nuit la rend encor plus belle ;
Que ces molles clartés palpitent autour d'elle,
Comme si, malgré lui, le sombre Esprit du soir

Sentait sur ce beau corps frémir son manteau [noir?
Les pas silencieux du prêtre dans l'enceinte
Font tressaillir le cœur d'une terreur moins sainte,
O vierge! que le bruit de tes soupirs légers.
Regardez cette chambre et ces frais orangers,
Ces livres, ce métier, cette branche bénite
Qui se penche en pleurant sur ce vieux crucifix :
Ne chercherait-on pas le rouet de Marguerite
Dans ce mélancolique et chaste paradis?
N'est-ce pas qu'il est pur, le sommeil de l'enfance?
Que le ciel lui donna sa beauté pour défense?
Que l'amour d'une vierge est une piété
Comme l'amour céleste, et qu'en approchant [d'elle,
Dans l'air qu'elle respire on sent frissonner l'aile
Du séraphin jaloux qui veille à son côté?

Si ce n'est pas ta mère, ô pâle jeune fille!
Quelle est donc cette femme assise à ton chevet,
Qui regarde l'horloge et l'âtre qui pétille,

En secouant la tête et d'un air inquiet?
Qu'attend-elle si tard? — Pour qui, si c'est ta mère,
S'en va-t-elle entr'ouvrir, depuis quelques instants,
Ta porte et ton balcon... si ce n'est pour ton père?
Et ton père, Marie, est mort depuis longtemps.
Pour qui donc ces flacons, cette table fumante,
Que, de ses propres mains, elle vient de servir?
Pour qui donc ces flambeaux, et qui donc va venir?
Qui que ce soit, tu dors, tu n'es pas son amante.
Les songes de tes nuits sont plus purs que le jour,
Et trop jeunes encor pour te parler d'amour.
A qui donc ce manteau que cette femme essuie?
Il est couvert de boue et dégouttant de pluie;
C'est le tien, Maria, c'est celui d'un enfant.
Tes cheveux sont mouillés. Tes mains et ton visage
Sont devenus vermeils au froid souffle du vent.
Où donc t'en allais-tu par cette nuit d'orage?
Cette femme n'est pas ta mère, assurément.

Silence ! on a parlé. Des femmes inconnues
Ont entr'ouvert la porte, — et d'autres, demi-
[nues,
Les cheveux en désordre et se traînant aux murs,
Traversaient en sueur des corridors obscurs.
Une lampe à bougé ; — les restes d'une orgie,
Aux dernières lueurs de sa morne clarté,
Sont apparus au fond d'un boudoir écarté ;
Les verres se heurtaient sur la nappe rougie ;
La porte est retombée au bruit d'un rire affreux.

C'est une vision, n'est-il pas vrai, Marie?
C'est un rêve insensé qui m'a frappé les yeux.
Tout repose, tout dort ; — cette femme est ta
[mère.
C'est le parfum des fleurs, c'est une huile légère
Qui baigne tes cheveux, et la chaste rougeur
Qui couvre ton beau front vient du sang de ton
[cœur.
Silence ! quelqu'un frappe, — et, sur les dalles
[sombres,

Jn pas retentissant fait tressaillir la nuit.
Jne lueur tremblante approche avec deux
[ombres...
'est toi, maigre Rolla? Que viens-tu faire ici?

) Faust! n'étais-tu pas prêt à quitter la terre
)ans cette nuit d'angoisse où l'archange déchu
ous son manteau de feu, comme une ombre
[légère,
'emporta dans l'espace à ses pieds suspendu?
J'avais-tu pas crié ton dernier anathème,
t, quand tu tressaillis au bruit des chants sacrés,
J'avais-tu pas frappé, dans ton dernier blas-
[phème,
'on front sexagénaire à tes murs délabrés?
)ui, le poison tremblait sur ta lèvre livide ;
a Mort, qui t'escortait dans tes œuvres sans
ivait à tes côtés descendu jusqu'au fond [nom,
a spirale sans fin de ton long suicide ;
t, trop vieux pour s'ouvrir, ton cœur s'était
[brisé,

Comme un roc, en hiver, par la froidure usé,
Ton heure était venue, athée à barbe grise ;
L'arbre de ta science était déraciné.
L'ange exterminateur te vit avec surprise
Faire jaillir encor, pour te vendre au Damné,
Une goutte de sang de ton bras décharné.
Oh! sur quel océan, sur quelle grotte obscure,
Sur quel bois d'aloès et de frais oliviers,
Sur quelle neige intacte au sommet des glaciers,
Souffle-t-il à l'aurore une brise aussi pure,
Un vent d'est aussi plein des larmes du printemps,
Que celui qui passa sur ta tête blanchie,
Quand le ciel te donna de ressaisir la vie
Au manteau virginal d'un enfant de quinze ans?

Quinze ans! ô Roméo! l'âge de Juliette!
L'âge où vous aimiez! où le vent du matin,
Sur l'échelle de soie, au chant de l'alouette,
Berçait vos longs baisers et vos adieux sans fin!
Quinze ans! — l'âge céleste où l'arbre de la vie,
Sous la tiède oasis du désert embaumé,

ıigne ses ſruits dorés de myrrhe et d'ambroisie,
, pour féconder l'air comme un palmier d'Asie,
'a qu'à jeter au vent son voile parfumé!
ıinze ans! — l'âge où la femme, au jour de sa
[naissance,
ırtit des mains de Dieu si blanche d'innocence,
riche de beauté, que son père immortel
e ses phalanges d'or en fit l'âge éternel!
h! la fleur de l'Éden, pourquoi l'as-tu fanée,
souciante enfant, belle Ève aux blonds cheveux?
ɔut trahir et tout perdre était ta destinée;
ı fis ton Dieu mortel, et tu l'en aimas mieux.
u'on te rende le ciel, tu le perdras encore.
ı sais trop bien qu'ailleurs c'est toi que l'homme
[adore;
vec lui de nouveau tu voudrais t'exiler,
ıur mourir sur son cœur, et pour l'en consoler!

ɔlla considérait d'un œil mélancolique
ı belle Marion dormant dans son grand lit;
ne sais quoi d'horrible et presque diabolique

Le faisait jusqu'aux os frissonner malgré lui.
Marion coûtait cher. — Pour lui payer sa nuit,
Il avait dépensé sa dernière pistole.
Ses amis le savaient. Lui-même, en arrivant,
Il s'était pris la main et donné sa parole
Que personne, au grand jour, ne le verrait vivant.
Trois ans — les trois plus beaux de la belle jeu-
[nesse, —
Trois ans de volupté, de délire et d'ivresse,
Allaient s'évanouir comme un songe léger,
Comme le chant lointain d'un oiseau passager.
Et cette triste nuit, — nuit de mort, — la der-
[nière, —
Celle où l'agonisant fait encor sa prière,
Quand sa lèvre est muette, — où, pour le con-
[damné,
Tout est si près de Dieu, que tout est pardonné, —
Il venait la passer chez une fille infâme,
Lui, chrétien, homme, fils d'un homme! Et cette
[femme,
Cet être misérable, un brin d'herbe, un enfant,

ır son cercueil ouvert dormait en l'attendant.

chaos éternel! prostituer l'enfance!
'e valait-il pas mieux, sur ce lit sans défense,
alafrer ce beau corps au tranchant d'une faux!
rendre ce cou de neige et lui tordre les os?
le valait-il pas mieux lui poser sur la face
'n masque de chaux vive avec un gant de fer,
łue d'en faire un ruisseau limpide à la surface,
.éfléchissant les fleurs et l'étoile qui passe,
.t d'en salir le fond des poisons de l'enfer?

)h! qu'elle est belle encor! quel trésor, ô nature!
)h! quel premier baiser l'Amour se préparait!
ɔuels doux fruits eût portés, quand sa fleur sera [mûre
;ette beauté céleste, et quelle flamme pure
ıur cette chaste lampe un jour s'éveillerait!
'auvreté! Pauvreté! c'est toi la courtisane.
ɔ'est toi qui dans ce lit as poussé cet enfant
ɔue la Grèce eût jeté sur l'autel de Diane!

Regarde ; — elle a prié ce soir en s'endormant...
Prié ! — Qui donc, grand Dieu ! C'est toi qu'en
[cette vie
Il faut qu'à deux genoux elle conjure et prie ;
C'est toi qui, chuchotant dans le souffle du vent,
Au milieu des sanglots d'une insomnie amère,
Es venue un beau soir murmurer à sa mère :
« Ta fille est belle et vierge, et tout cela se vend ! »
Pour aller au sabbat, c'est toi qui l'as lavée,
Comme on lave les morts pour les mettre au
[tombeau ;
C'est toi qui, cette nuit, quand elle est arrivée,

Aux lueurs des éclairs, courais sous son manteau !
Hélas ! qui peut savoir pour quelle destinée,
En lui donnant du pain, peut-être, elle était née ?
D'un être sans pudeur ce n'est pas là le front.
Rien d'impur ne germait sous cette fraîche aurore.
Pauvre fille ! à quinze ans ses sens dormaient
[encore ;
Son nom était Marie, et non pas Marion.

Ce qui l'a dégradée, hélas! c'est la misère,
Et non l'amour de l'or. — Telle que la voilà
Sous les rideaux honteux de ce hideux repaire,
Dans cet infâme lit, elle donne à sa mère,
En rentrant au logis, ce qu'elle a gagné là.

Vous ne la plaignez pas, vous, femmes de ce
[monde,
Vous qui vivez gaîment dans une horreur profonde
De tout ce qui n'est pas riche et gai comme vous!
Vous ne la plaignez pas, vous, mères de familles,
Qui poussez les verrous aux portes de vos filles,
Et cachez un amant sous le lit de l'époux!
Vos amours sont dorés, vivants et poétiques ;
Vous en parlez, du moins, — vous n'êtes pas
[publiques,
Vous n'avez jamais vu le spectre de la Faim
Soulever en chantant les draps de votre couche,
Et, de sa lèvre blême effleurant votre bouche,
Demander un baiser pour un morceau de pain.

O mon siècle! est-il vrai que ce qu'on te voit faire
Se soit vu de tout temps? O fleuve impétueux!
Tu portes à la mer des cadavres hideux ;
Ils flottent en silence, — et cette vieille terre,
Qui voit l'humanité vivre et mourir ainsi,
Autour de son soleil tournant dans son orbite,
Vers son père immortel n'en monte pas plus vite,
Pour tâcher de l'atteindre et de s'en plaindre à lui!
Eh bien, lève-toi donc, puisqu'il en est ainsi,
Lève-toi, les seins nus, belle prostituée,
Le vin coule et pétille, et la brise du soir
Berce tes rideaux blancs dans ton joyeux miroir.
C'est une belle nuit, — c'est moi qui l'ai payée.
Le Christ à son souper sentit moins de terreur
Que je ne sens au mien de gaîté dans le cœur.
Allons! vive l'amour que l'ivresse accompagne!
Que tes baisers brûlants sentent le vin d'Espagne!
Que l'esprit du vertige et les bruyants repas
A l'ange du plaisir nous portent dans ses bras!
Allons! chantons Bacchus, l'amour et la folie!
Buvons au temps qui passe, à la mort, à la vie!

Oublions et buvons ; — vive la liberté !
Chantons l'or et la nuit, la vigne et la beauté !

IV

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.
Il est tombé sur nous, cet édifice immense
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour ;
La Mort devait t'attendre avec impatience,
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis ta cour ;
Vous devez vous aimer d'un infernal amour.
Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale
Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau,
Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
Dans un cloître désert ou dans un vieux château ?
Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,
Ces murs silencieux, ces autels désolés,
Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés ?

Que te disent les croix? que te dit le Messie?
Oh! saigne-t-il encor, quand, pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant, comme une fleur flétrie,
Son spectre dans la nuit revient le secouer?
Crois-tu ta mission dignement accomplie,
Et comme l'Éternel, à la création,
Trouves-tu que c'est bien, et que ton œuvre est
[bon.
Au festin de mon hôte alors je te convie.
Tu n'as qu'à te lever ; — quelqu'un soupe ce soir
Chez qui le Commandeur peut frapper et s'asseoir.
Entends-tu soupirer ces enfants qui s'embrassent?
On dirait, dans l'étreinte où leurs bras nus s'en-
[lacent,
Par une double vie un seul corps animé.
Des sanglots inouïs, des plaintes oppressées,
Ouvrent en frissonnant leurs lèvres insensées.
En les baisant au front le Plaisir s'est pâmé.
Ils sont jeunes et beaux, et, rien qu'à les entendre,
Comme un pavillon d'or le ciel devrait descendre :
Regarde! — Ils n'aiment pas, ils n'ont jamais aimé.

Où les ont-ils appris, ces mots si pleins de charmes
Que la Volupté seule, au milieu de ses larmes,
A le droit de répandre et de balbutier?
O femme! étrange objet de joie et de supplice!
Mystérieux autel où, dans le sacrifice,
On entend tour à tour blasphémer et prier!
Dis-moi, dans quel écho, dans quel air vivent-elles
Ces paroles sans nom, et pourtant éternelles,
Qui ne sont qu'un délire, et depuis cinq mille ans
Se suspendent encore aux lèvres des amants?

O profanation! point d'amour, et deux anges!
Deux cœurs purs comme l'or, que les saintes pha-
[langes
Porteraient à leur père en voyant leur beauté;
Point d'amour! et des pleurs! et la nuit qui mur-
[mure,
Et le vent qui frémit, et toute la nature
Qui pâlit de plaisir, qui boit la volupté!
Et des parfums fumants et des flacons à terre,
Et des baisers sans nombre, et peut-être, ô misère!

Un malheureux de plus qui maudira le jour...
Point d'amour! et partout le spectre de l'amour!

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez [aimer!
Ce sont vos froides nefs, vos pavés et vos pierres,
Que jamais lèvre en feu n'a baisés sans pâmer.
Oh! venez donc rouvrir vos profondes entrailles
A ces deux enfants-là qui cherchent le plaisir
Sur un lit qui n'est bon qu'à dormir ou mourir ;
Frappez-leur donc le cœur sur vos saintes mu-
[railles,
Que la haine sanglante y fasse entrer ses clous.
Trempez-leur donc le front dans les eaux baptis-
[males,
Dites-leur donc un peu ce qu'avec leurs genoux
Il leur faudrait user de pierres sépulcrales
Avant de soupçonner qu'on aime comme vous!

Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos
[calices

Vous buviez à pleins cœurs, moines mystérieux!
La tête du Sauveur errait sur vos cilices
Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux,
Et, quand l'orgue chantait aux rayons de l'aurore,
Dans vos vitraux dorés vous la cherchiez encore.
Vous aimiez ardemment! oh! vous étiez heureux!

Vois-tu, vieil Arouet? cet homme plein de vie,
Qui de baisers ardents couvre ce sein si beau,
Sera couché demain dans un étroit tombeau.
Jetterais-tu sur lui quelques regards d'envie?
Sois tranquille, il t'a lu. Rien ne peut lui donner
Ni consolation ni lueur d'espérance.
Si l'incrédulité devient une science,
On parlera de Jacques, et, sans la profaner,
Dans la tombe, ce soir, tu pourras l'emmener.

Penses-tu cependant que, si quelque croyance,
Si le plus léger fil le retenait encor,
Il viendrait sur ce lit prostituer sa mort?
Sa mort! — Ah! laisse-lui la plus faible pensée

Qu'elle n'est qu'un passage à quelque lieu d'hor-
[reur,
Au plus affreux, qu'importe? il n'en aura pas peur;
Il la relèvera, la jeune fiancée,
Il la regardera dans l'espace élancée,
Porter au Dieu vivant la clef d'or de son cœur!

Voilà pourtant ton œuvre, Arouet, voilà l'homme
Tel que tu l'as voulu. — C'est dans ce siècle-ci,
C'est hier seulement qu'on peut mourir ainsi.
Quand Brutus s'écria sur les débris de Rome :
« Vertu, tu n'es qu'un nom! » il ne blasphéma pas.
Il avait tout perdu, sa gloire et sa patrie,
Son beau rêve adoré, sa liberté chérie,
Sa Porcia, son Cassius, son sang et ses soldats ;
Il ne voulait plus croire aux choses de la terre.
Mais, quand il se vit seul, assis sur une pierre,
En songeant à la mort, il regarda les cieux.
Il n'avait rien perdu dans cet espace immense ;
Son cœur y respirait un air plein d'espérance ;
Il lui restait encor son épée et ses dieux.

Et que nous reste-t-il, à nous, les déïcides ?
Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides,
Lorsque vous disséquiez le Christ sur son autel ?
Que vouliez-vous semer sur sa céleste tombe,
Quand vous jetiez au vent la sanglante colombe
Qui tombe en tournoyant dans l'abîme éternel ?
Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie ;
Vous vouliez faire un monde. — Eh bien, vous [l'avez fait:
Votre monde est superbe, et votre homme est [parfait!
Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie ;
Vous avez sagement taillé l'arbre de vie ;
Tout est bien balayé sur vos chemins de fer,
Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans [votre air.
Vous y faites vibrer de sublimes paroles ;
Elles flottent au loin dans les vents empestés.
Elles ont ébranlé de terribles idoles ;
Mais les oiseaux du ciel en sont épouvantés.
L'hypocrisie est morte ; on ne croit plus aux [prêtres ;

Mais la vertu se meurt, on ne croit plus à Dieu.
Le noble n'est plus fier du sang de ses ancêtres ;
Mais il le prostitue au fond d'un mauvais lieu.
On ne mutile plus la pensée et la scène,
On a mis au plein vent l'intelligence humaine ;
Mais le peuple voudra des combats de taureaux.
Quand on est pauvre et fier, quand on est riche [et triste,
On n'est plus assez fou pour se faire trappiste ;
Mais on fait comme Escousse, on allume un [réchaud.

V

Quand Rolla sur les toits vit le soleil paraître,
Il alla s'appuyer au bord de la fenêtre.
De pesants chariots commençaient à rouler.
Il courba son front pâle, et resta sans parler.
En longs ruisseaux de sang se déchiraient les nues
Tel, quand Jésus cria, des mains du ciel venues
Fendirent en lambeaux le voile aux plis sanglants.

Un groupe délaissé de chanteurs ambulants
Murmurait sur la place une ancienne romance.
Ah! comme les vieux airs qu'on chantait à douze
[ans
Frappent droit dans le cœur aux heures de souf-
[france!
Comme ils dévorent tout, comme on se sent loin
[d'eux!
Comme on baisse la tête en les trouvant si vieux!
Sont-ce là tes soupirs, noir esprit des ruines?
Ange des souvenirs, sont-ce là tes sanglots?
Ah! comme ils voltigeaient, frais et légers oiseaux,
Sur le palais doré des amours enfantines!
Comme ils savent rouvrir les fleurs des temps
[passés,
Et nous ensevelir, eux qui nous ont bercés!

Rolla se détourna pour regarder Marie.
Elle se trouvait lasse, et s'était rendormie.
Ainsi tous deux fuyaient les cruautés du sort,

L'enfant dans le sommeil, et l'homme dans la
[mort!

Quand le soleil se lève aux beaux jours de l'au-
[tomne,
Les neiges sous ses pas paraissent s'embraser.
Les épaules d'argent de la Nuit qui frissonne
Se couvrent de rougeur sous son premier baiser.
Tel frissonne le corps d'une chaste pucelle,
Quand dans les soirs d'été le sang lui porte au
[cœur.
Tel le moindre désir qui l'effleure de l'aile,
Met un voile de pourpre à la sainte pudeur.
Roi du monde, ô soleil! la terre est la maîtresse ;
Ta sœur dans ses bras nus l'endort à ton côté ;
Tu n'as voulu pour toi l'éternelle jeunesse
Qu'afin de lui verser l'éternelle beauté!

Vous qui volez là-bas, légères hirondelles,
Dites-moi, dites-moi, pourquoi vais-je mourir?
Oh! l'affreux suicide! oh! si j'avais des ailes,

Par ce beau ciel si pur je voudrais les ouvrir!
Dites-moi, terre et cieux, qu'est-ce donc que
[l'aurore?
Qu'importe un jour de plus à ce vieil univers?
Dites-moi, verts gazons, dites-moi, sombres mers,
Quand des feux du matin l'horizon se colore,
Si vous n'éprouvez rien, qu'avez-vous donc en
[vous
Qui fait bondir le cœur et fléchir les genoux?
O terre! à ton soleil qui donc t'a fiancée?
Que chantent tes oiseaux? que pleure ta rosée?
Pourquoi de tes amours viens-tu m'entretenir?
Que me voulez-vous tous, à moi qui vais mourir?

Et pourquoi donc *aimer*? Pourquoi ce mot terrible
Revenait-il sans cesse à l'esprit de Rolla?
Quels étranges accords, quelle voix invisible
Venaient le murmurer, quand la mort était là?

A lui, qui, débauché jusques à la folie,
Et dans les cabarets vivant au jour le jour,

Aussi facilement qu'il méprisait la vie
Faisait gloire et métier de mépriser l'amour!
A lui, qui regardait ce mot comme une injure,
Et, comme un vieux soldat vous montre une bles-
[sure,
Montrait avec orgueil le rocher de son cœur,
Où n'avait pas germé la plus chétive fleur!
A lui, qui n'avait eu ni logis ni maîtresse,
Qui vivait en plein air, en défiant son sort,
Et qui laissait le vent secouer sa jeunesse,
Comme une feuille sèche au pied d'un arbre mort!
Et maintenant que l'homme avait vidé son verre,
Qu'il venait dans un bouge, à son heure dernière,
Chercher un lit de mort où l'on pût blasphémer ;
Quand tout était fini, quand la nuit éternelle
Attendait de ses jours la dernière étincelle,
Qui donc au moribond osait parler d'aimer?

Lorsque le jeune aiglon, voyant partir sa mère,
En la suivant des yeux s'avance au bord du nid,
Qui donc lui dit alors qu'il peut quitter la terre,

Et sauter dans le ciel déployé devant lui?
Qui donc lui parle bas, l'encourage et l'appelle?
Il n'a jamais ouvert sa serre ni son aile ;
Il sait qu'il est l'aiglon ; — le vent passe, il le suit.
Il naît sous le soleil des âmes dégradées,
Comme il naît des chacals, des chiens et des ser-
[pents
Qui meurent dans la fange où leurs mères sont
[nées
Le ventre tout gonflé de leurs œufs malfaisants.
La nature a besoin de leurs sales lignées,
Pour engraisser la terre autour de ses tombeaux,
Chercher ses diamants et nourrir ses corbeaux.
Mais, quand elle pétrit ses nobles créatures,
Elle qui voit là-haut comme on vit ici-bas,
Elle sait des secrets qui les font assez pures
Pour que le monde entier ne les lui souille pas.
Le moule en est d'airain, si l'espèce en est rare.
Elle peut les plonger dans ses plus noirs marais ;
Elle sait ce que vaut son marbre de Carrare,
Et que les eaux du ciel ne l'entament jamais.

Il peut s'assimiler au débauché vulgaire,
Celui que le ciseau de la commune mère
A taillé dans les flancs de ses plus purs granits;
Il peut pendant trois ans étouffer sa pensée.
Dans la nuit de son cœur la vipère glacée
Déroule tôt ou tard ses anneaux infinis,

Nègres de Saint-Domingue, après combien d'an-
De farouche silence et de stupidité, [nées
Vos peuplades sans nombre, au soleil enchaînées,
Se sont-elles de terre enfin déracinées
Au souffle de la haine et de la liberté?
C'est ainsi qu'aujourd'hui s'éveillent tes pensées,
O Rolla! c'est ainsi que bondissent tes fers,
Et que devant tes yeux des torches insensées
Courent à l'infini, traversant les déserts.
Écrase maintenant les débris de ta vie ;
Écorche tes pieds nus sur tes flacons brisés ;
Et dans le dernier toast de ta dernière orgie,
Étouffe le néant dans tes bras épuisés.
Le néant! le néant! vois-tu son ombre immense

Qui ronge le soleil sur son axe enflammé?
L'ombre gagne! il s'éteint, — l'éternité commence.
Tu n'aimeras jamais, toi qui n'as point aimé.
Rolla, pâle et tremblant, referma la croisée.
Il brisa sur sa tige un pauvre dahlia.
« J'aime, lui dit la fleur, et je meurs embrasée
Des baisers du zéphir, qui me relèvera.
J'ai jeté loin de moi, quand je me suis parée,
Les éléments impurs qui souillaient ma fraîcheur,
Il m'a baisée au front dans ma robe dorée ;
Tu peux m'épanouir, et me briser le cœur. »

J'aime! — voilà le mot que la nature entière
Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit!
Sombre et dernier soupir que poussera la terre
Quand elle tombera dans l'éternelle nuit!
Oh! vous le murmurez dans vos sphères sacrées,
Étoiles du matin, ce mot triste et charmant!
La plus faible de vous, quand Dieu vous a créées,
A voulu traverser les plaines éthérées,
Pour chercher le soleil, son immortel amant.

Elle s'est élancée au sein des nuits profondes.
Mais une autre l'aimait elle-même ; — et les
[mondes
Se sont mis en voyage autour du firmament.

Jacques était immobile, et regardait Marie.
Je ne sais ce qu'avait cette femme endormie
D'étrange dans ses traits, de grand, de *déjà vu*,
Il se sentait frémir d'un frisson inconnu.
N'était-ce pas sa sœur, cette prostituée?
Les murs de cette chambre obscure et délabrée
N'étaient-ils pas aussi faits pour l'ensevelir?
Ne la sentait-il pas souffrir de sa torture,
Et saigner des douleurs dont il allait mourir?
« Oui, dans cette chétive et douce créature,
La Résignation marche à pas languissants.
Sa souffrance est ma sœur, — oui, voilà la statue
Que je devais trouver sur ma tombe étendue,
Dormant d'un doux sommeil tandis que j'y des-
Oh! ne t'éveille pas! ta vie est à la terre, [cends.

Mais ton sommeil est pur, — ton sommeil est à [Dieu !
Laisse-moi le baiser sur ta longue paupière :
C'est à lui, pauvre enfant, que je veux dire adieu ;
Lui qui n'a pas vendu sa robe d'innocence ;
Lui que je puis aimer, et n'ai point acheté ;
Lui qui se croit encore aux jours de ton enfance,
Lui qui rêve ! — et qui n'a de toi que ta beauté.

O mon Dieu ! n'est-ce pas une forme angélique
Qui flotte mollement sous ce rideau léger ?
S'il est vrai que l'amour, ce cygne passager,
N'ait besoin, pour dorer son chant mélancolique,
Que des contours divins de la réalité,
Et de ce qui voltige autour de la beauté
S'il est vrai qu'ici-bas on le trompe sans cesse,
Et que lui qui le sait, de peur de se guérir,
Doive éternellement ne prendre à sa maîtresse
Que les illusions qu'il lui faut pour souffrir ;
Qu'ai-je à chercher ailleurs ? La jeunesse et la vie
Ne sont-elles pas là dans toute leur fraîcheur ?

Amour! tu peux venir. Que t'importe Marie?
Pendant que sur sa tige elle est épanouie,
Si tu n'es qu'un parfum, sors de ta triste fleur! »

Lentement, doucement, à côté de Marie,
Les yeux sur ses yeux bleus, leur fraîche haleine [unie,
Rolla s'était couché : son regard assoupi
Flottait, puis remontait, puis mourait malgré lui.
Marie, en soupirant, entr'ouvrit sa paupière.
« Je faisais, lui dit-elle, un rêve singulier ;
J'étais là, dans ce lit, je croyais m'éveiller ;
La chambre me semblait comme un grand cime-
[tière
Tout plein de tertres verts et de vieux ossements.
Trois hommes dans la neige apportaient une bière;
Ils la posèrent là pour faire leur prière ;
Puis la bière s'ouvrit, et je vous vis dedans.
Un gros flot de sang noir vous coulait sur la face.
Vous vous êtes levé pour venir à mon lit ;
Vous m'avez pris la main, et puis vous avez dit :

« Qu'est-ce que tu fais là? pourquoi prends-tu ma
Alors j'ai regardé, j'étais sur un tombeau. [place?

— Vraiment? répondit Jacques; eh bien, ma chère
[amie.
Ton rêve est assez vrai, du moins, s'il n'est pas beau
Tu n'auras pas besoin demain d'être endormie
Pour en voir un pareil ; je me tuerai ce soir. »

Marie en souriant regarda son miroir.
Mais elle y vit Rolla si pâle derrière elle,
Qu'elle en resta muette et plus pâle que lui.
« Ah! dit-elle en tremblant qu'avez-vous aujour-
[d'hui?
— Ce que j'ai? dit Rolla, tu ne sais pas, ma belle,
Que je suis ruiné depuis hier au soir?
C'est pour te dire adieu que je venais te voir
Tout le monde le sait, il faut que je me tue.
— Vous avez donc joué? — Non, je suis ruiné.
— Ruiné? » dit Marie. Et, comme une statue,
Elle fixait à terre un grand œil étonné.

— « Ruiné? ruiné? vous n'avez pas de mère?
Pas d'amis? de parents? personne sur la terre?
Vous voulez vous tuer? pourquoi vous tuez-vous?»
Elle se retourna sur le bord de sa couche.
Jamais son doux regard n'avait été si doux.
Deux ou trois questions flottèrent sur sa bouche ;
Mais, n'osant pas les faire, elle s'en vint poser
Sa tête sur la sienne et lui prit un baiser.
« Je voudrais pourtant bien te faire une demande,
Murmura-t-elle enfin : moi, je n'ai pas d'argent,
Et, sitôt que j'en ai, ma mère me le prend.
Mais j'ai mon collier d'or, veux-tu que je le vende?
Tu prendras ce qu'il vaut, et tu l'iras jouer.»
Rolla lui répondit par un léger sourire.

Il prit un flacon noir qu'il vida sans rien dire ;
Puis, se penchant sur elle, il baisa son collier.
Quand elle souleva sa tête appesantie,
Ce n'était déjà plus qu'un être inanimé.
Dans ce chaste baiser son âme était partie,
Et, pendant un moment, tous deux avaient aimé.

LES NUITS

LA NUIT DE MAI

LA MUSE

Poète, prends ton luth et me donne un baiser ;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore,
Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'em-
[braser,
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée!
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là-bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie ;
Son pied rasait l'herbe fleurie ;
C'est une étrange rêverie ;
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; la nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphyr dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Écoute ! tout se tait ; songe à ta bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir, tout va fleurir : l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

LE POÈTE

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite
Dont je me sens épouvanté ?
Ne frappe-t-on pas à ma porte ?
Pourquoi ma lampe à demi morte
M'éblouit-elle de clarté ?
Dieu puissant ! tout mon corps frissonne.
Qui vient ? qui m'appelle ? — Personne.

Je suis seul ; c'est l'heure qui sonne ;
O solitude! ô pauvreté!

LA MUSE

ète, prends ton luth ; le vin de la jeunesse
:rmente cette nuit dans les veines de Dieu.
on sein est inquiet ; la volupté l'oppresse,
: les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.
paresseux enfant! regarde, je suis belle.
otre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
uand je te vis si pâle au toucher de mon aile,
: que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes [bras?
h! je t'ai consolé d'une amère souffrance!
élas! bien jeune encor, tu te mourais d'amour
onsole-moi ce soir, je me meurs d'espérance ;
ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
O ma pauvre Muse ! est-ce toi?
O ma fleur! ô mon immortelle!
Seul être pudique et fidèle

Où vive encor l'amour de moi!
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur!
Et je sens, dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde
Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
Te ronge, quelque chose a gémi dans ton cœur ;
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur
[terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens, chantons devant Dieu ; chantons dans
[tes pensées,
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées ;
Partons dans un baiser, pour un monde inconnu.

ɜillons au hasard les échos de ta vie,
lons-nous de bonheur, de gloire et de ſolie,
que ce soit un rêve, et le premier venu.
ventons quelque part des lieux où l'on oublie
tons, nous sommes seuls, l'univers est à nous
ici la verte Écosse et la brune Italie,
la Grèce, ma mère, où le miel est si doux,
gos, et Ptéléon, ville des hécatombes,
Messa la divine, agréable aux colombes ;
le ſront chevelu du Pélion changeant,
le bleu Titarèse, et le golſe d'argent
ıi montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
blanche Oloossonne à la blanche Camyre.
s-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils ber-
[cer?
'où vont venir les pleurs que nous allons verser?
matin, quand le jour a ſrappé ta paupière,
ıel séraphin pensiſ, courbé sur ton chevet,
couait des lilas dans sa robe légère,
te contait tout bas les amours qu'il rêvait?
hanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie?

Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier
Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie
Jetterons-nous au vent l'écume du coursier?
Dirons-nous quelle main, dans les lampes san
De la maison céleste, allume nuit et jour [nombr
L'huile sainte de vie et d'éternel amour?
Crierons-nous à Tarquin : « Il est temps, voic
[l'ombre!
Descendrons-nous cueillir la perle au fond de
[mers
Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers?
Montrerons-nous le ciel à la Mélancolie?
Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés
La biche le regarde ; elle pleure et supplie ;
Sa bruyère l'attend ; ses faons sont nouveau-nés
Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée
Sur les chiens en sueur son cœur encore vivant
Peindrons-nous une vierge à la joue empourprée
S'en allant à la messe, un page la suivant,
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière?

Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier,
Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
Dirons-nous aux héros des vieux temps de la [France
De monter tout armés aux créneaux de leurs [tours,
Et de ressusciter la naïve romance
Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours?
Vêtirons-nous de blanc une molle élégie?
L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,
Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains
Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
Vînt sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile
Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains?
Clouerons-nous au poteau d'une satire altière
Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,
Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,
S'en vient, tout grelottant d'envie et d'impuis- [sance,
Sur le front du génie insulter l'espérance,
Et mordre le laurier que son souffle a sali?
Prends ton luth! prends ton luth! je ne peux plus [me taire.

Mon aile me soulève au souffle du printemps.
Le vent va m'emporter ; je vais quitter la terre.
Une larme de toi ! Dieu m'écoute ; il est temps.

LE POÈTE

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine ;
De nos amours qu'il te souvienne,
Si tu remontes dans les cieux.
Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas ! pas même la souffrance.
La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'au-
[tomne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?

O poète! un baiser, c'est moi qui te le donne.
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du
[cœur ;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,

Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte,
En vain il a des mers fouillé la profondeur :
L'Océan était vide et la plage déserte ;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes,

Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans. [fêtes
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LE POÈTE

O Muse! spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aquilon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau.
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

LA NUIT D'AOUT

LA MUSE

Depuis que le soleil, dans l'horizon immense,
A franchi le Cancer sur son axe enflammé,
Le bonheur m'a quittée, et j'attends en silence
L'heure où m'appellera mon ami bien-aimé.
Hélas! depuis longtemps sa demeure est déserte ;
Des beaux jours d'autrefois rien n'y semble vivant.
Seule, je viens encor, de mon voile couverte,
Poser mon front brûlant sur sa porte entr'ouverte,
Comme une veuve en pleurs au tombeau d'un
[enfant

LE POÈTE

Salut à ma fidèle amie!
Salut, ma gloire et mon amour!
La meilleure et la plus chérie
Est celle qu'on trouve au retour.

L'opinion et l'avarice
Viennent un temps de m'emporter.
Salut, ma mère et ma nourrice!
Salut, salut, consolatrice!
Ouvre tes bras, je viens chanter,

LA MUSE

Pourquoi, cœur altéré, cœur lassé d'espérance,
T'enfuis-tu si souvent pour revenir si tard?
Que t'en vas-tu chercher, sinon quelque hasard?
Et que rapportes-tu, sinon quelque souffrance?
Que fais-tu loin de moi, quand j'attends jusqu'au [jour?
Tu suis un pâle éclair dans une nuit profonde.
Il ne te restera de tes plaisirs du monde
Qu'un impuissant mépris pour notre honnête [amour.
Ton cabinet d'étude est vide quand j'arrive
Tandis qu'à ce balcon, inquiète et pensive,
Je regarde en rêvant les murs de ton jardin,
Tu te livres dans l'ombre à ton mauvais destin.
Quelque fière beauté te retient dans sa chaîne,
Et tu laisses mourir cette pauvre verveine

Dont les derniers rameaux, en des temps plus [heureux,
Devaient être arrosés des larmes de tes yeux.
Cette triste verdure est mon vivant symbole ;
Ami, de ton oubli nous mourrons toutes deux,
Et son parfum léger, comme l'oiseau qui vole,
Avec mon souvenir s'enfuira dans les cieux.

LE POÈTE

Quand j'ai passé par la prairie,
J'ai vu ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'églantier.
Un bourgeon vert à côté d'elle
Se balançait sur l'arbrisseau ;
J'y vis poindre une fleur nouvelle ;
La plus jeune était la plus belle :
L'homme est ainsi, toujours nouveau.

LA MUSE

Hélas! toujours un homme, hélas! toujours des [larmes!

Toujours les pieds poudreux et la sueur au front!
Toujours d'affreux combats et de sanglantes [armes ;
Le cœur a beau mentir, la blessure est au fond.
Hélas! par tous pays, toujours la même vie :
Convoiter, regretter, prendre et tendre la main ;
Toujours mêmes acteurs et même comédie,
Et, quoi qu'ait inventé l'humaine hypocrisie,
Rien de vrai là-dessous que le squelette humain.
Hélas! mon bien-aimé, vous n'êtes plus poète,
Rien ne réveille plus votre lyre muette ;
Vous vous noyez le cœur dans un rêve inconstant ;
Et vous ne savez pas que l'amour de la femme
Change et dissipe en pleurs les trésors de votre [âme
Et que Dieu compte plus les larmes que le sang.

LE POÈTE

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid.
Ses petits, sa chère couvée,

Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l'aurore ;
O ma Muse! ne pleurez pas :
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

LA MUSE

Et que trouveras-tu, le jour où la misère
Te ramènera seul au paternel foyer?
Quand tes tremblantes mains essuieront la pous-
De ce pauvre réduit que tu crois oublier, [sière
De quel front viendras-tu, dans ta propre demeure,
Chercher un peu de calme et d'hospitalité?
Une voix sera là pour crier à toute heure :
Qu'as-tu fait de ta vie et de ta liberté?
Crois-tu donc qu'on oublie autant qu'on le
[souhaite?
Crois-tu qu'en te cherchant tu te retrouveras?
De ton cœur ou de toi lequel est le poète?
C'est ton cœur, et ton cœur ne te répondra pas.
L'amour l'aura brisé ; les passions funestes

L'auront rendu de pierre au contact des méchants;
Tu n'en sentiras plus que d'effroyables restes,
Qui remueront encor, comme ceux des serpents.
O ciel! qui t'aidera? que ferai-je moi-même,
Quand celui qui peut tout défendra que je t'aime,
Et quand mes ailes d'or, frémissant malgré moi,
M'emporteront à lui pour me sauver de toi?
Pauvre enfant! nos amours n'étaient pas menacées,
Quand dans les bois d'Auteuil, perdu dans tes [pensées,
Sous les verts marronniers et les peupliers blancs,
Je t'agaçais le soir en détours nonchalants,
Ah! j'étais jeune alors et nymphe, et les dryades
Entr'ouvraient pour me voir l'écorce des bouleaux
Et les pleurs qui coulaient durant nos promenades
Tombaient, purs comme l'or, dans le cristal des [eaux.
Qu'as-tu fait, mon amant, des jours de ta jeunesse?
Qui m'a cueilli mon fruit sur mon arbre enchanté?
Hélas! ta joue en fleur plaisait à la déesse
Qui porte dans ses mains la force et la santé,

De tes yeux insensés les larmes l'ont pâlie ;
Ainsi que ta beauté, tu perdras ta vertu.
Et moi qui t'aimerai comme une unique amie,
Quand les dieux irrités m'ôteront ton génie,
Si je tombe des cieux, que me répondras-tu ?

LE POÈTE

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore
Sur la branche où ses œufs sont brisés dans le nid ;
Puisque la fleur des champs entr'ouverte à l'au-
[rore,
Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,
S'incline sans murmure et tombe avec la nuit ;

Puisqu'au fond des forêts, sous les toits de verdure,
On entend le bois mort craquer dans le sentier,
Et puisqu'en traversant l'immortelle nature,
L'homme n'a su trouver de science qui dure,
Que de marcher toujours et toujours oublier ;

Puisque, jusqu'aux rochers, tout se change en
[poussière,

Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain ;
Puisque c'est un engrais que le meurtre et la
[guerre ;
Puisque sur une tombe on voit sortir de terre
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain ;

O Muse ! que m'importe ou la mort ou la vie ?
J'aime et je veux pâlir ; j'aime, et je veux souffrir ;
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie ;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.
J'aime, et je veux chanter la joie et la paresse,
Ma folle expérience et mes soucis d'un jour
Et je veux raconter et répéter sans cesse
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse,
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.
Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,
Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé.
Aime, et tu renaîtras ; fais-toi fleur pour éclore.
Après avoir souffert, il faut souffrir encore ;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.

LA NUIT D'OCTOBRE

LE POÈTE

Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve
Je n'en puis comparer le lointain souvenir
Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève,
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.

LA MUSE

Qu'aviez-vous donc, ô mon poète?
Et quelle est la peine secrète
Qui de moi vous a séparé?
Hélas! je m'en ressens encore.
Quel est donc ce mal que j'ignore
Et dont j'ai si longtemps pleuré?

LE POÈTE

C'est un mal vulgaire et bien connu des hommes
Mais, lorsque nous avons quelque ennui dans le
[cœur,

Nous nous imaginons, pauvres fous que nous
[sommes,
Que personne avant nous n'a senti la douleur.

LA MUSE

Il n'est de vulgaire chagrin
Que celui d'une âme vulgaire.
Ami, que ce triste mystère
S'échappe aujourd'hui de ton sein.
Crois-moi, parle avec confiance:
Le sévère Dieu du silence
Est un des frères de la Mort ;
En se plaignant, on se console,
Et quelquefois une parole
Nous a délivrés d'un remords.

LE POÈTE

S'il fallait maintenant parler de ma souffrance,
Je ne sais trop quel nom elle devrait porter,
Si c'est amour, folie, orgueil, expérience,
Ni si personne au monde en pourrait profiter,
Je veux bien toutefois t'en raconter l'histoire,

Puisque nous voilà seuls, assis près du foyer.
Prends cette lyre, approche, et laisse ma mémoire
Au son de tes accords doucement s'éveiller.

LA MUSE

Avant de me dire ta peine,
O poète : en es-tu guéri?
Songe qu'il t'en faut aujourd'hui
Parler sans amour et sans haine.
S'il te souvient que j'ai reçu
Le doux nom de consolatrice,
Ne fais pas de moi la complice
Des passions qui t'ont perdu.

LE POÈTE

Je suis si bien guéri de cette maladie,
Que j'en doute parfois lorsque j'y veux songer ;
Et quand je pense aux lieux où j'ai risqué ma vie,
J'y crois voir à ma place un visage étranger.
Muse, sois donc sans crainte ; au souffle qui t'ins-
[pire
Nous pouvons sans péril tous deux nous confier.

Il est doux de pleurer, il est doux de sourire
Au souvenir des maux qu'on pourrait oublier.

LA MUSE

Comme une mère vigilante
Au berceau d'un fils bien-aimé,
Ainsi je me penche tremblante
Sur ce cœur qui m'était fermé.
Parle, ami, ma lyre attentive
D'une note faible et plaintive
Suit déjà l'accent de ta voix,
Et dans un rayon de lumière,
Comme une vision légère,
Passent les ombres d'autrefois.

LE POÈTE

Jours de travail! seuls jours où j'ai vécu!
O trois fois chère solitude!
Dieu soit loué, j'y suis donc revenu,
A ce vieux cabinet d'étude!
Pauvre réduit, murs tant de fois déserts,
Fauteuils poudreux, lampe fidèle.

O mon palais, mon petit univers,
Et toi, Muse, ô jeune immortelle,
Dieu soit loué, nous allons donc chanter !
Oui, je veux ouvrir mon âme,
Vous saurez tout, et je vais conter
Le mal que peut faire une femme ;
Car c'en est une, ô mes pauvres amis.
(Hélas ! vous le saviez peut-être !)
C'est une femme à qui je fus soumis
Comme le serf l'est à son maître.
Joug détesté ! c'est par là que mon cœur
Perdit sa force et sa jeunesse ;
Et cependant auprès de ma maîtresse,
J'avais entrevu le bonheur.
Près du ruisseau quand nous marchions ensemble,
Le soir sur le sable argentin,
Quand devant nous le blanc spectre du tremble
De loin nous montrait le chemin ;
Je vois encore, aux rayons de la lune,
Ce beau corps plier dans mes bras...
N'en parlons plus... — je ne prévoyais pas

Où me conduirait la Fortune,
Sans doute alors la colère des dieux
Avait besoin d'une victime ;
Car elle m'a puni comme d'un crime
D'avoir essayé d'être heureux.

LA MUSE

L'image d'un doux souvenir
Vient de s'offrir à ta pensée.
Sur la trace qu'il a laissée
Pourquoi crains-tu de revenir ?
Est-ce faire un récit fidèle
Que de renier ses beaux jours ?
Si ta fortune fut cruelle,
Jeune homme, fais du moins comme elle,
Souris à tes premiers amours.

LE POÈTE

Non, — c'est à mes malheurs que je prétends [sourire,
Muse, je te l'ai dit : je veux, sans passion,
Te conter mes ennuis, mes rêves, mon délire,
Et t'en dire le temps, l'heure et l'occasion.

C'était, il m'en souvient, par une nuit d'automne
Triste et froide, à peu près semblable à celle-ci ;
Le murmure du vent, de son bruit monotone,
Dans mon cerveau lassé berçait mon noir souci.
J'étais à la fenêtre, attendant ma maîtresse ;
Et, tout en écoutant dans cette obscurité,
Je me sentais dans l'âme une telle détresse,
Qu'il me vint le soupçon d'une infidélité.
La rue où je logeais était sombre et déserte ;
Quelques ombres passaient un falot à la main ;
Quand la bise soufflait dans la porte entr'ouverte,
On entendait de loin comme un soupir humain.
Je ne sais, à vrai dire, à quel fâcheux présage
Mon esprit inquiet alors s'abandonna.
Et me sentis frémir lorsque l'heure sonna,
Elle ne venait pas. Seul, la tête baissée,
Je regardai longtemps les murs et le chemin,
Et je ne t'ai pas dit quelle ardeur insensée
Cette inconstante femme allumait dans mon sein ;
Je n'aimais qu'elle au monde, et vivre un jour sans
[elle

Me semblait un destin plus affreux que la mort.
Je me souviens pourtant qu'en cette nuit cruelle
Pour briser mon lien je fis un long effort.
Je la nommai cent fois perfide et déloyale,
Je comptai tous les maux qu'elle m'avait causés.
Hélas ! au souvenir de sa beauté fatale,
Quels maux et quels chagrins n'étaient pas apaisés !
Le jour parut enfin. — Las d'une vaine attente,
Sur le bord du balcon je m'étais assoupi ;
Je rouvris la paupière à l'aurore naissante,
Et je laissai flotter mon regard ébloui.
Tout à coup, au détour de l'étroite ruelle,
J'entends sur le gravier marcher à petit bruit...
Grand Dieu! préservez-moi! je l'aperçois, c'est [elle ;
Elle entre. — D'où viens-tu? qu as-tu fait cette [nuit?
Réponds, que me veux-tu? qui t'amène à cette [heure?
Ce beau corps, jusqu'au jour, où s'est-il étendu?
Tandis qu'à ce balcon, seul, je veille et je pleure,

En quel lieu, dans quel lit, à qui souriais-tu?
Perfide! audacieuse! est-il encor possible
Que tu viennes offrir ta bouche à mes baisers?
Que demandes-tu donc? par quelle soif horrible
Oses-tu m'attirer dans tes bras épuisés?
Va-t'en, retire-toi, spectre de ma maîtresse!
Rentre dans ton tombeau, si tu t'en es levé ;
Laisse-moi pour toujours oublier ma jeunesse,
Et, quand je pense à toi, croire que j'ai rêvé!

LA MUSE

Apaise-toi, je t'en conjure ;
Tes paroles m'ont fait frémir.
O mon bien-aimé! ta blessure
Est encore prête à se rouvrir.
Hélas! elle est donc bien profonde?
Et les misères de ce monde
Sont si lentes à s'effacer!
Oublie, enfant, et de ton âme
Chasse le nom de cette femme,
Que je ne veux pas prononcer.

LE POÈTE

Honte à toi qui la première,
M'as appris la trahison,
Et d'horreur et de colère
M'as fait perdre la raison!
Honte à toi, femme à l'œil sombre,
Dont les funestes amours
Ont enseveli dans l'ombre
Mon printemps et mes beaux jours!
C'est ta voix, c'est ton sourire,
C'est ton regard corrupteur,
Qui m'ont appris à maudire
Jusqu'au semblant du bonheur;
C'est ta jeunesse et tes charmes
Qui m'ont fait désespérer,
Et si je doute des larmes,
C'est que je t'ai vue pleurer.
Honte à toi, j'étais encore
Aussi simple qu'un enfant;
Comme une fleur à l'aurore,

Mon cœur s'ouvrait en t'aimant.
Certes, ce cœur sans défense
Put sans peine être abusé ;
Mais lui laisser l'innocence
Etait encor plus aisé.
Honte à toi! Tu fus la mère
De mes premières douleurs,
Et tu fis de ma paupière
Jaillir la source des pleurs ;
Elle coule, sois-en sûre,
Et rien ne la tarira ;
Elle sort d'une blessure
Qui jamais ne guérira ;
Mais dans cette source amère
Du moins, je me laverai,
Et j'y laisserai, j'espère,
Ton souvenir abhorré!

LA MUSE

Poète, c'est assez. Auprès d'une infidèle,
Quand ton illusion n'aurait duré qu'un jour,

N'outrage pas ce jour lorsque tu parles d'elle ;
Si tu veux être aimé, respecte ton amour.
Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui
Épargne-toi du moins le tourment de la haine,
A défaut du pardon, laisse venir l'oubli.
Les morts dorment en paix dans le sein de la terre :
Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière ;
Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance,
Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé ?
Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence ?
Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé ?
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
Enfant ; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,

Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons, pour mûrir, ont besoin de rosée ;
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des
[pleurs,
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs
Ne te disais-tu pas guéri de ta folie ?
N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu,
Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu ?
Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre,
Si tu n'avais senti le prix de la gaîté ?
Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,
Michel-Ange et les arts, Shakespeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots ?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,

Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos?
N'as-tu pas maintenant une belle maîtresse?
Et, lorsqu'en t'endormant, tu lui serres la main,
Le lointain souvenir des maux de ta jeunesse
Ne rend-il pas plus doux son sourire divin?
N'allez-vous pas aussi vous promener ensemble
Au fond des bois fleuris, sur le sable argentin?
Et, dans ce vert palais, le blanc spectre du tremble
Ne sait-il plus, le soir, vous montrer le chemin?
Ne vois-tu pas alors, aux rayons de la lune,
Plier comme autrefois un beau corps dans tes [bras?
Et, si dans le sentier tu trouvais la Fortune,
Derrière elle, en chantant, ne marcherais-tu pas?
De quoi te plains-tu donc? L'immortelle espé- [rance
S'est retrempée en toi sous la main du malheur.
Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience,
Et détester un mal qui t'a rendu meilleur?

O mon enfant ! plains-la, cette belle infidèle,
Qui fit couler jadis les larmes de tes yeux ;
Plains-la ! c'est une femme, et Dieu t'a fait près d'elle,
Deviner, en souffrant, le secret des heureux.
Sa tâche fut pénible ; elle t'aimait peut-être ;
Mais le destin voulait qu'elle brisât ton cœur.
Elle savait la vie, et te l'a fait connaître ;
Une autre a recueilli le fruit de ta douleur.
Plains-la ! son triste amour a passé comme un songe ;
Elle a vu ta blessure et n'a pu la fermer.
Dans ses larmes, crois-moi, tout n'était pas mensonge,
Quand tout l'aurait été, plains-la ! tu sais aimer.

LE POÈTE

Tu dis vrai : la haine est impie,
Et c'est un frisson plein d'horreur
Quand cette vipère assoupie
Se déroule dans notre cœur.

Écoute-moi donc, ô déesse !
Et sois témoin de mon serment :
Par les yeux bleus de ma maîtresse
Et par l'azur du firmament ;
Par cette étincelle brillante
Qui de Vénus porte le nom,
Et, comme une perle tremblante,
Scintille au loin sur l'horizon ;
Par la grandeur de la nature,
Par la bonté du Créateur,
Par la clarté tranquille et pure
De l'astre cher au voyageur,
Par les herbes de la prairie,
Par les forêts, par les prés verts,
Par la puissance de la vie,
Par la sève de l'univers,
Je te bannis de ma mémoire,
Reste d'un amour insensé,
Mystérieuse et sombre histoire
Qui dormiras dans le passé !
Et toi qui, jadis, d'une amie

Portas la forme et le doux nom,
L'instant suprême où je t'oublie
Doit être celui du pardon.
Pardonnons-nous ; — je romps le charme
Qui nous unissait devant Dieu.
Avec une dernière larme
Reçois un éternel adieu.
— Et maintenant, blonde rêveuse,
Maintenant, Muse, à nos amours !
Dis-moi quelque chanson joyeuse,
Comme au premier temps des beaux jours ;
Déja la pelouse embaumée
Sent les approches du matin ;
Viens éveiller ma bien-aimée
Et cueillir les fleurs du jardin.
Viens voir la nature immortelle
Sortir des voiles du sommeil ;
Nous allons renaître avec elle
Au premier rayon du soleil !



LA NUIT DE DÉCEMBRE

LE POÈTE

Du temps que j'étais écolier,
Je restai un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau :
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur ma main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif, avec un doux sourire,

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour, à pas lents,

Dans un bois, sur une bruyère,
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin ;
Il tenait un luth d'une main,
De l'autre un bouquet d'églantine.
Il me fit un salut d'ami,
Et, se détournant à demi,
Me montra du doigt la colline.

A l'âge où l'on croit à l'amour,
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère.
Au coin de mon feu vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux ;
D'une main il montrait les cieux,

Et de l'autre il tenait un glaive.
De ma peine il semblait souffrir,
Mais il ne poussa qu'un soupir,
Et s'évanouit comme un rêve.

A l'âge où l'on est libertin
Pour boire un toast en un festin,
Un jour je soulevai mon verre.
En face de moi vint s'asseoir
Un convive vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il secouait sous son manteau
Un haillon de pourpre en lambeau.
Sur sa tête un myrte stérile,
Son bras maigre cherchait le mien,
Et mon verre, en touchant le sien,
Se brisa dans ma main débile.

Un an après, il était nuit,
J'étais à genoux, près du lit

Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs ;
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épines :
Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu,
Que je l'ai toujours reconnu
A tous les instants de ma vie.
C'est une étrange vision ;
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie.

Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour renaître ou pour en finir,

J'ai voulu m'exiler de France ;
Lorsqu'impatient de marcher,
J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance :

A Pise, au pied de l'Apennin ;
A Cologne, en face du Rhin ;
A Nice, au penchant des vallées ;
A Florence, au fond des palais ;
A Brigues, dans les vieux chalets
Au sein des Alpes désolées ;

A Gênes, sous les citronniers ;
A Vevey, sous les verts pommiers ;
Au Havre, devant l'Atlantique ;
A Venise, à l'affreux Lido,
Où vient sur l'herbe d'un tombeau
Mourir la pâle Adriatique ;

Partout où, sous ces vastes cieux,
J'ai lassé mon cœur et mes yeux,

Saignant d'une éternelle plaie ;
Partout où le boiteux Ennui,
Traînant ma fatigue après lui,
M'a promené sur une claie ;

Partout où, sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré
J'ai suivi l'ombre de mes songes ;
Partout où, sans avoir vécu,
J'ai revu ce que j'avais vu,
La face humaine et ses mensonges ;

Partout où, le long des chemins,
J'ai posé mon front dans mes mains
Et sangloté comme une femme ;
Partout où j'ai, comme un mouton
Qui laisse sa laine au buisson,
Senti se dénuer mon âme ;

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,

Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Qui donc es-tu, toi que dans cette vie
Je vois toujours sur mon chemin?
Je ne puis croire, à ta mélancolie,
Que tu sois mon mauvais Destin.
Ton doux sourire a trop de patience,
Tes larmes ont trop de pitié.
En te voyant, j'aime la Providence.
Ta douleur même est sœur de ma souffrance ;
Elle ressemble à l'amitié.

Qui donc es-tu? — Tu n'es pas mon bon ange,
Jamais tu ne viens m'avertir.
Tu vois mes maux (c'est une chose étrange!)
Et tu me regardes souffrir.
Depuis vingt ans tu marches dans ma voie,
Et je ne saurais t'appeler.

Qui donc es-tu, si c'est Dieu qui t'envoie?
Tu me souris sans partager ma joie,
  Tu me plains sans me consoler!

Ce soir encore je t'ai vu m'apparaître.
  C'était par une triste nuit.
L'aile des vents battait à ma ſenêtre ;
  J'étais seul, courbé sur mon lit.
J'y regardais une place chérie,
  Tiède encor d'un baiser brûlant ;
Et je songeais comme la ſemme oublie.
Et je sentais un lambeau de ma vie
  Qui se déchirait lentement.

Je rassemblais des lettres de la veille,
  Des cheveux, des débris d'amour.
Tout ce passé me criait à l'oreille
  Ses éternels serments d'un jour.
Je contemplais ces reliques sacrées
  Qui me ſaisaient trembler la main ;
Larmes du cœur par le cœur dévorées,

Et que les yeux qui les avaient pleurées
  Ne reconnaîtront plus demain !

J'enveloppais dans un morceau de bure
  Ces ruines des jours heureux.
Je me disais qu'ici-bas ce qui dure,
  C'est une mèche de cheveux.
Comme un plongeur dans une mer profonde,
  Je me perdais dans tant d'oubli.
De tous côtés j'y retournais la sonde,
Et je pleurais seul, loin des yeux du monde,
  Mon pauvre amour enseveli.

J'allais poser le sceau de cire noire
  Sur ce fragile et cher trésor.
J'allais le rendre, et, n'y pouvant pas croire,
  En pleurant j'en doutais encor.
Ah ! faible femme, orgueilleuse insensée,
  Malgré toi tu t'en souviendras !
Pourquoi, grand Dieu ! mentir à sa pensée ?
Pourquoi ces pleurs, cette gorge oppressée,

Ces sanglots, si tu n'aimais pas?

Oui, tu languis, tu souffres et tu pleures ;
Mais ta chimère est entre nous.
Eh bien, adieu! Vous compterez les heures
Qui me sépareront de vous.
Partez, partez, et, dans ce cœur de glace
Emportez l'orgueil satisfait.
Je sens encor le mien jeune et vivace
Et bien des maux pourront y trouver place
Sur le mal que vous m'avez fait.

Partez, partez! la Nature immortelle
N'a pas tout voulu vous donner.
Ah! pauvre enfant, qui voulez être belle,
Et ne savez pas pardonner!
Allez, allez, suivez la destinée ;
Qui vous perd n'a pas tout perdu.
Jetez au vent notre amour consumée ; —
Éternel Dieu! toi que j'ai tant aimée,
Si tu pars, pourquoi m'aimes-tu?

Mais tout à coup j'ai vu dans la nuit sombre
  Une forme glisser sans bruit.
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre ;
  Elle vient s'asseoir sur mon lit.
Qui donc es-tu, morne et pâle visage,
  Sombre portrait vêtu de noir?
Que me veux-tu, triste oiseau de passage?
Est-ce un vain rêve? est-ce ma propre image
  Que j'aperçois dans ce miroir?

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,
  Pèlerin que rien n'a lassé?
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
  Assis dans l'ombre où j'ai passé.
Qui donc es-tu, visiteur solitaire,
  Hôte assidu de mes douleurs ?
Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre?
Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,
  Qui n'apparais qu'au jour des pleurs?

LA VISION

— Ami, notre père est le tien,

Je ne suis ni l'ange gardien,
Ni le mauvais destin des hommes.
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas,
Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère ;
Où tu vas j'y serai toujours,
Jusques au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le Ciel m'a confié ton cœur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude,
Je te suivrai sur le chemin ;
Mais je ne puis toucher ta main ;
Ami, je suis la Solitude.



LA COUPE ET LES LÈVRES

POÈME DRAMATIQUE

PERSONNAGES

Le chasseur FRANK.
Le palatin STRANIO.
Le chevalier GUNTHER.
Un lieutenant de FRANK.
Montagnards.
Chevaliers.
Moines.
Peuple.
MONNA BELCOLORE.
DÉIDAMIA.

LA COUPE ET LES LÈVRES

Entre la coupe et lès
lèvres il reste encore de la
place pour un malheur.
(Ancien proverbe).

DÉDICACE

A MONSIEUR ALFRED T...

Voici, mon cher ami, ce que je vous dédie :
Quelque chose approchant comme une tragédie,
Un spectacle ; en un mot, quatre mains de papier.
J'attendrai là-dessus que le diable m'éveille.
Il est sain de dormir, — ignoble de bâiller.
J'ai fait trois mille vers : allons, c'est à merveille.
Baste ! il faut s'en tenir à sa vocation.
Mais quelle singulière et triste impression
Produit un manuscrit ! — Tout à l'heure, à ma
[table,
Tout ce que j'écrivais me semblait admirable

Maintenant, je ne sais, — je n'ose y regarder.
Au moment du travail, chaque nerf, chaque fibre
Tressaille comme un luth que l'on vient d'accorder.
On n'écrit pas un mot que tout l'être ne vibre.
(Soit dit sans vanité, c'est ce que l'on ressent.)
On ne travaille pas, — on écoute, — on attend.
C'est comme un inconnu qui vous parle à voix
[basse.
On reste quelquefois une nuit sur la place,
Sans faire un mouvement et sans se retourner.
On est comme un enfant dans ses habits de fête,
On craint de se salir et de se profaner ;
Et puis, — et puis, — enfin ! — on a mal à la tête.
Quel étrange réveil ! — comme on se sent boiteux !
Comme on voit que Vulcain vient de tomber des
C'est l'effet que produit une prostituée, [cieux !
Quand, le corps assouvi, l'âme s'est réveillée,
Et que, comme un vivant qu'on vient d'ensevelir.
L'esprit lève en pleurant le linceul du plaisir.
Pourtant c'est l'opposé ; — c'est le corps, c'est
[l'argile ;

C'est le cercueil humain, un moment entr'ouvert,
Qui, laissant retomber son couvercle débile,
Ne se souvient de rien, sinon qu'il a souffert.

Si tout finissait là ! voilà le mot terrible.
C'est Jésus, couronné d'une flamme invisible,
Venant du Pharisien partager le repas.
Le Pharisien parfois voit luire une auréole
Sur son hôte divin ; — puis, quand elle s'envole,
Il dit au fils de Dieu : Si tu ne l'étais pas ?
Je suis le Pharisien, et je dis à mon hôte :
Si ton démon céleste était un imposteur ?
Il ne s'agit pas là de reprendre une faute,
De retourner un vers comme un commentateur,
Ni de se remâcher comme un bœuf qui rumine.
Il est assez de mains, chercheuses de vermine,
Qui savent éplucher un écrit malheureux,
Comme un pâtre espagnol épluche un chien
[lépreux.
Mais croire que l'on tient les pommes d'Hespé-
[rides

Et presser tendrement un navet sur son cœur!
Voila, mon cher ami, ce qui porte un auteur
A des auto-da-fés, — à des infanticides.
Les rimeurs, vous voyez, sont comme les amants.
Tant qu'on n'a rien écrit, il en est d'une idée
Comme d'une beauté qu'on n'a pas possédée :
On l'adore, on la suit ; — ses détours sont char-
[mants.
Pendant que l'on tisonne en regardant la cendre,
On la voit voltiger ainsi qu'une salamandre ;
Chaque mot fait pour elle est comme un billet doux;
On lui donne à souper ; — qui le sait mieux que
[vous?
(Vous pourriez au besoin traiter une princesse.)
Mais dès qu'elle se rend, bonsoir, le charme cesse.
On sent dans sa prison l'hirondelle mourir.
Si tout cela, du moins, vous laissait quelque chose!
On garde le parfum en effeuillant la rose ;
Il n'est si triste amour qui n'ait son souvenir.
Lorsque la jeune fille, à la source voisine,
A sous les nénuphars lavé ses bras poudreux,

Elle reste au soleil, les mains sur sa poitrine,
A regarder longtemps pleurer ses beaux cheveux,
Elle sort, mais pareille aux rochers de Borghèse,
Couverte de rubis comme un poignard persan, —
Et sur son front luisant sa mère qui la baise
Sent du fond de son cœur la fraîcheur de son sang.
Mais le poète, hélas ! s'il puise à la fontaine,
C'est comme un braconnier poursuivi dans la [plaine,
Pour boire dans sa main, et courir se cacher,
Et cette main brûlante est prompte à se sécher.
Je ne fais pas grand cas, pour moi, de la critique.
Toute mouche qu'elle est, c'est rare qu'elle pique.
On m'a dit l'an passé que j'imitais Byron :
Vous qui me connaissez, vous savez bien que non.
Je hais comme la mort l'état de plagiaire ;
Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon [verre,
C'est bien peu, je le sais, que d'être homme de [bien.
Mais toujours est-il vrai que je n'exhume rien.

Je ne me suis pas fait écrivain politique,
N'étant pas amoureux de la place publique.
D'ailleurs, il n'entre pas dans mes prétentions
D'être l'homme du siècle et de ses passions.
C'est un triste métier que de suivre la foule
Et de vouloir crier plus fort que les meneurs,
Pendant qu'on se raccroche au manteau des traî-
[neurs,
On est toujours à sec, quand le fleuve s'écoule.
Que de gens aujourd'hui chantent la liberté,
Comme ils chantaient les rois, où l'homme de
[brumaire!
Que de gens vont se pendre au levier populaire,
Pour relever le dieu qu'ils avaient souffleté!
On peut traiter cela du beau nom de rouerie,
Dire que c'est le monde et qu'il faut qu'on en rie.
C'est peut-être un métier charmant, mais tel qu'il
[est,
Si vous le trouvez beau, moi, je le trouve laid.
Je n'ai jamais chanté ni la paix ni la guerre ;
Si mon siècle se trompe, il ne m'importe guère :

Tant mieux s'il a raison, et tant pis s'il a tort ;
Pourvu qu'on dorme encore au milieu du tapage,
C'est tout ce qu'il me faut, et je ne crains pas l'âge
Où les opinions deviennent un remord.
Vous me demanderez si j'aime ma patrie.
Oui ; — j'aime fort aussi l'Espagne et la Turquie.
Je ne hais pas la Perse et je crois les Hindous
De très honnêtes gens qui boivent comme nous.
Mais je hais les cités, les pavés et les bornes,
Tout ce qui porte l'homme à se mettre en troupeau
Pour vivre entre deux murs et quatre faces mornes,
Le front sous un moellon les pieds sur un tombeau.

Vous me demanderez si je suis catholique.
Oui ; — j'aime fort aussi les dieux Lath et Nésu ;
Tartak et Pimpocau me semblent sans réplique ;
Que dites-vous encor de Parabavastu ?
J'aime Bidi, — Khoda me paraît un bon sire ;
Et quant à Kichatan, je n'ai rien à lui dire.
C'est un bon petit dieu que le dieu Michapou.
Mais je hais les cagots, les robins et les cuistres,

Qu'ils servent Pimpocau, Mahomet, ou Vishnou
Vous pouvez de ma part répondre à leurs ministres
Que je ne sais comment je vais je ne sais où.

Vous me demanderez si j'aime la sagesse.
Oui ; — j'aime fort aussi le tabac à fumer.
J'estime le bordeaux, surtout dans sa vieillesse ;
J'aime tous les vins francs, parce qu'ils font aimer.
Mais je hais les cafards, et la race hypocrite
Des tartufes de mœurs, comédiens insolents,
Qui mettent leurs vertus en mettant leurs gants
[blancs.
Le diable était bien vieux lorsqu'il se fit ermite.
Je le serai si bien, quand ce jour-là viendra,
Que ce sera le jour où l'on m'enterrera.

Vous me demanderez si j'aime la nature.
Oui ; — j'aime fort aussi les arts et la peinture
Le corps de la Vénus me paraît merveilleux.
La plus superbe femme est-elle préférable?
Elle parle, il est vrai, mais l'autre est admirable,

Et je suis quelqueſois pour les silencieux.
Mais je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles,
Cette engeance sans nom, qui ne peut ſaire un pas
Sans s'inonder de vers, de pleurs et d'agendas.
La nature, sans doute, est comme on veut la prendre
Il se peut, après tout, qu'ils sachent la comprendre;
Mais eux, certainement, je ne les comprends pas.

Vous me demanderez si j'aime la richesse.
Oui ; — j'aime aussi parſois la médiocrité,
Et surtout, et toujours, j'aime mieux ma maîtresse ;
La ſortune, pour moi, n'est que la liberté.
Elle a cela de beau, de remuer le monde,
Que, dès qu'on la possède, il ſaut qu'on en réponde
Et que, seule, elle met à l'air la volonté.
Mais je hais les pieds plats, je hais la convoitise.
J'aime mieux un joueur, qui prend le grand che-
Je hais le vent doré qui gonfle la sottise, [min ;
Et, dans quelque cent ans, j'ai bien peur qu'on ne
Que notre siècle d'or ſut un siècle d'airain. [dise

Vous me demanderez si j'aime quelque chose.
Je m'en vais vous répondre à peu près comme [Hamlet :
Doutez, Ophélia, de tout ce qui vous plaît,
De la clarté des cieux, du parfum de la rose ;
Doutez de la vertu, de la nuit et du jour ;
Doutez de tout au monde, et jamais de l'amour.
Tournez-vous là, mon cher, comme l'héliotrope
Qui meurt les yeux fixés sur son astre chéri,
Et préférez à tout, comme le Misanthrope,
La chanson de ma mie, et du bon roi Henri.
Doutez, si vous voulez, de celui qui vous aime,
D'une femme ou d'un chien, mais non de l'amour [même.
L'amour est tout, — l'amour, et la vie au soleil.
Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse ?
Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ?
Faites-vous de ce monde un songe sans réveil.
S'il est vrai que Schiller n'ait aimé qu'Amélie,
Gœthe que Marguerite, et Rousseau que Julie,
Que la terre leur soit légère ! — ils ont aimé.

Vous trouverez, mon cher, mes rimes bien mau-
Quant à ces choses-là, je suis un réformé. [vaises
Je n'ai plus de système, et j'aime mieux mes aises ;
Mais j'ai toujours trouvé honteux de cheviller.
Je vois chez quelques-uns, en ce genre d'escrime,
Des rapports trop exacts avec un menuisier.
Gloire aux auteurs nouveaux, qui veulent à la
Une lettre de plus qu'il n'en fallait jadis! [rime
Bravo! c'est un bon clou de plus à la pensée.
La vieille liberté par Voltaire laissée
Était bonne autrefois pour les petits esprits.

Un long cri de douleur traversa l'Italie,
Lorsqu'au pied des autels Michel-Ange expira.
Le siècle se fermait, — et la mélancolie,
Comme un pressentiment, des vieillards s'empara.
L'art, qui sous ce grand homme avait quitté la
[terre
Pour se suspendre au ciel, comme le nourrisson
Se suspend et s'attache aux lèvres de sa mère,
L'art avec lui tomba. — Ce fut le dernier nom

Dont le peuple toscan ait gardé la mémoire.
Aujourd'hui l'art n'est plus, — personne n'y veut
Notre littérature a cent mille raisons [croire.
Pour parler de noyés, de morts et des guenilles.
Elle-même est un mort que nous galvanisons.
Elle entend son affaire en nous peignant des filles
En tirant des égouts les muses de Régnier.
Elle-même en est une, et la plus délabrée
Qui de fard et d'onguents se soit jamais plâtrée.
Nous l'avons tous usée, — et moi tout le premier.
Est-ce à moi, maintenant, au point où nous en
[sommes,
De vous parler de l'art et de le regretter?
Un mot pourtant encore avant de vous quitter.
Un artiste est un homme, — il écrit pour des
[hommes.
Pour prêtresse du temple, il a la liberté ;
Pour trépied, l'univers ; pour éléments, la vie ;
Pour encens, la douleur, l'amour et l'harmonie,
Pour victime, son cœur ; — pour dieu, la vérité.
L'artiste est un soldat, qui des rangs d'une armée

Sort, et marche en avant, — ou chef, — ou déser-
[teur.
Par deux chemins divers il peut sortir vainqueur.
L'un, comme Calderon et comme Mérimée,
Incruste un plomb brûlant sur la réalité,
Découpe à son flambeau la silhouette humaine,
En emporte le moule, et jette sur la scène
Le plâtre de la vie avec sa nudité.
Pas un coup de ciseau sur la sombre effigie,
Rien qu'un masque d'airain, tel que Dieu l'a
[fondu.
Cherchez-vous la morale et la philosophie?
Rêvez, si vous voulez, — voilà ce qu'il a vu.
L'autre, comme Racine et le divin Shakspeare,
Monte sur le théâtre, une lampe à la main,
Et de sa plume d'or ouvre le cœur humain.
C'est pour vous qu'il y fouille, afin de vous redire
Ce qu'il aura senti, ce qu'il aura trouvé
Surtout, en le trouvant, ce qu'il aura rêvé.
L'action n'est pour lui qu'un moule à sa pensée.
Hamlet tuera Clodius, — Joab tuera Mathan ; —

Qu'importe le combat, si l'éclair de l'épée
Peut nous servir dans l'ombre à voir les combat-
[tants ?
Le premier sous les yeux vous étale un squelette
Songez, si vous voulez, de quels muscles d'athlète
De quelle chair superbe et de quels vêtements
Pourraient être couverts de si beaux ossements.
Le second vous déploie une robe éclatante,
Des muscles invaincus, une chair palpitante,
Et vous laisse à penser quels sublimes ressorts
Impriment l'existence à de pareils dehors.
Celui-là voit l'effet, — et celui-ci la cause,
Sur cette double loi le monde entier repose.
Dieu seul (qui se connaît) peut tout voir à la fois.
Quant à moi, Petit-Jean, quand je vois, — quand
[je vois,
Je vous préviens, mon cher, que ce n'est pas
[grand'chose ;
Car, pour y voir longtemps, j'aime trop à voir
Man delights not me, sir, nor woman neither. [clair.
Mais s'il m'était permis de choisir une route,

Je prendrais la dernière, — et m'y noierais sans
Je suis passablement en humeur de rêver, [doute.
Et je m'arrête ici, pour ne pas le prouver.
Je ne sais trop à quoi tend tout ce bavardage.
Je voulais mettre un mot sur la première page :
A mon très honoré, très honorable ami,
Monsieur, — et cœtera, — comme on met aujour-
[d'hui,
Quand on veut promptement faire une dédicace.
Je l'ai faite un peu longue, et je m'en aperçois.
On va s'imaginer que c'est une préface.
Moi qui n'en lis jamais! — ni vous non plus,
[je crois.

INVOCATION

Aimer, boire et chasser, voilà la vie humaine
Chez les fils du Tyrol, — peuple héroïque et fier!
Montagnard comme l'aigle, et libre comme l'air!
Beau ciel, où le soleil a dédaigné la plaine,
Ce paisible océan dont les monts sont les flots!
Beau ciel tout sympathique, et tout peuplé [d'échos!
Là, siffle autour des puits l'écumeur des mon- [tagnes,
Qui jette au vent son cœur, sa flèche et sa chanson.
Venise vient au loin dorer son horizon.
La robuste Helvétie abrite ses campagnes.
Ainsi les vents du sud t'apportent la beauté,
Mon Tyrol, et les vents du nord la liberté.

Salut, terre de glace, amante des nuages,
Terre d'hommes errants et de daims en voyages

Terre sans oliviers, sans vigne et sans moissons.
Ils sucent un sein dur, mère, tes nourrissons ;
Mais ils t'aiment ainsi, — sous la neige bleuâtre
De leurs lacs vaporeux, sous ce pâle soleil
Qui respecte les bras de leurs femmes d'albâtre,
Sous la ronce des champs qui mord leur pied ver-
[meil.
Noble terre, salut ! Terre simple et naïve,
Tu n'aimes pas les arts, toi qui n'es pas oisive.
D'efféminés rêveurs tu n'es pas le séjour ;
On ne fait sous ton ciel que la guerre et l'amour.
On ne se vieillit pas dans tes longues veillées.
Si parfois tes enfants, dans l'écho des vallées,
Mêlent un doux refrain aux soupirs des roseaux,
C'est qu'ils sont nés chanteurs, comme de gais
[oiseaux
Tu n'as rien, toi, Tyrol, ni temple ni richesse,
Ni poètes, ni dieux ; — tu n'as rien, chasseresse !
Mais l'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom
La liberté ! — Qu'importe au fils de la montagne
Pour quel despote obscur envoyé d'Allemagne
L'homme de la prairie écorche le sillon ?

Ce n'est pas son métier de traîner la charrue ;
Il couche sur la neige, il soupe quand il tue ;
Il vit dans l'air du ciel, qui n'appartient qu'à Dieu.

— L'air du ciel! l'air de tous! vierge comme le feu!
Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes.
Oui, vous qui la plantez sur vos guerres civiles,
Vous la semez en vain, même sur vos tombeaux ;
Il ne croit pas si bas, cet homme aux verts rameaux
Il meurt dans l'air humain, plein de râles immondes;
Il respire celui que respirent les mondes.
Montez, voilà l'échelle, et Dieu qui tend les bras.
Montez à lui, rêveurs, il ne descendra pas!
Prenez-moi la sandale et la pique ferrée :
Elle est là sur les monts, la liberté sacrée.
C'est là qu'à chaque pas l'homme la voit venir.
Ou, s'il l'a dans le cœur, qu'il l'y sent tressaillir.
Tyrol, nul barde encor n'a chanté tes contrées,
Il faut des citronniers à nos muses dorées,
Et tu n'es pas banal, toi dont la pauvreté
Tend une maigre main à l'hospitalité.

— Pauvre hôtesse, ouvre-moi ! — tu vaux bien [l'Italie !
Messaline en haillons, sous les baisers pâlie,
Que tout père à son fils paye à sa puberté.
Moi, je te trouve vierge, et c'est une beauté ;
C'est la mienne ; — il me faut, pour que ma soif [s'étanche,
Que le flot soit sans tache, et clair comme un [miroir.
Ce sont les chiens errants qui vont à l'abreuvoir,
Je t'aime. — Ils ne t'ont pas levé ta robe blanche.
Tu n'as pas, comme Naples, un tas de visiteurs,
Et des ciceroni pour tes entremetteurs.
La neige tombe en paix sur tes épaules nues. —
Je t'aime, sois à moi. Quand la virginité
Disparaîtra du ciel, j'aimerai des statues.
Le marbre me va mieux que l'impure Phryné
Chez qui les affamés vont chercher leur pâture,
Qui fait passer la rue au travers de son lit,
Et qui n'a pas le temps de nouer sa ceinture
Entre l'amant du jour et celui de la nuit.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Une place publique. — Un grand feu allumé au milieu.

LES CHASSEURS, FRANK

LE CHŒUR

Pâle comme l'amour, et de pleurs arrosée,
La nuit aux pieds d'argent descend dans la rosée.
Le brouillard monte au ciel, et le soleil s'enfuit,
Éveillons le plaisir, son aurore est la nuit !
Diane a protégé notre course lointaine.
Chargés d'un lourd butin, nous marchons avec [peine.
Ami, reposons-nous ; — déjà le verre en main,
Nos frères sous ce toit commencent leur festin.

FRANK

Moi, je n'ai rien tué ; — la ronce et la bruyère

Ont déchiré mes mains ; — mon chien, sur la [poussière,
A léché dans mon sang la trace de mes pas.

LE CHŒUR

Ami, les jours entre eux ne se ressemblent pas.
Approche, et viens grossir notre joyeuse troupe.
L'amitié, camarade, est semblable à la coupe
Qui passe au coin du feu, de la main à la main.
L'un y boit son bonheur, et l'autre sa misère ;
Le ciel a mis l'oubli pour tous au fond du verre ;
Je suis heureux ce soir, tu le seras demain.

FRANK

Mes malheurs sont à moi, je ne prends pas les [vôtres.
Je ne sais pas encor vivre aux dépens des autres ;
J'attendrai pour cela qu'on m'ait coupé les mains.
Je ne ferai jamais qu'un maigre parasite,
Car ce n'est qu'un long jeûne et qu'une faim [maudite
Qui me feront courir à l'odeur des festins.

Je tire mieux que vous, et j'ai meilleure vue,
Pourquoi ne vois-je rien? voilà la question.
Suis-je un épouvantail? — ou bien l'occasion,
Cette prostituée, est-elle devenue
Si boîteuse et si chauve, à force de courir,
Qu'on ne puisse à la nuque une fois la saisir?
J'ai cherché comme vous le chevreuil dans la
[plaine. —
Mon voisin l'a tué, mais je ne l'ai pas vu.

LE CHŒUR

Et si c'est ton voisin, pourquoi le maudis-tu?
C'est la communauté qui fait la force humaine.
Frank, n'irrite pas Dieu, — le roseau doit plier.
L'homme sans patience et la lampe sans huile,
Et l'orgueil en colère est mauvais conseiller.

FRANK

Votre communauté me soulève la bile.
Je n'en suis pas encore à mendier mon pain.
Mordieu! voilà de l'or, messieurs, j'ai de quoi
[vivre,

S'il plaît à l'ennemi des hommes de me suivre,
Il peut s'attendre encore à faire du chemin.
Il faut être bâtard pour coudre sa misère
Aux misères d'autrui. — Suis-je un esclave ou [non?
Le pacte social n'est pas de ma façon :
Je ne l'ai pas signé dans le sein de ma mère.
Si les autres ont peu, pourquoi n'aurais-je rien?
Vous qui parlez de Dieu, vous blasphémez le [mien.
Tout nous vient de l'orgueil, même la patience.
L'orgueil, c'est la pudeur des femmes, la constance
Du soldat dans le rang, du martyr sur la croix.
L'orgueil, c'est la vertu, l'honneur et le génie ;
C'est ce qui reste encor d'un peu beau dans la vie,
La probité du pauvre et la grandeur des rois.
Je voudrais bien savoir, tous autant que nous [sommes,
Et moi tout le premier, à quoi nous sommes bons?
Voyez-vous ce ciel pâle, au delà de ces monts?
Là, du soir au matin, fument autour des hommes
Ces vastes alambics qu'on nomme les cités,

Intrigues, passions, périls et voluptés,
Toute la vie est là, — tout en sort, tout y rentre.
Tout se disperse ailleurs, et là tout se concentre.
L'homme y presse ses jours pour en boire le vin,
Comme le vigneron presse et tord son raisin.

LE CHŒUR

Frank, une ambition terrible te dévore.
Ta pauvreté superbe elle-même s'abhorre ;
Tu te hais, vagabond, dans ton orgueil de roi,
Et tu hais ton voisin d'être semblable à toi.
Parle, aimes-tu ton père? aimes-tu ta patrie?
Au souffle du matin sens-tu ton cœur frémir
Et t'agenouilles-tu lorsque tu vas dormir?
De quel sang es-tu fait, pour marcher dans la vie
Comme un homme de bronze, et pour que l'amitié,
L'amour, la confiance et la douce pitié
Viennent toujours glisser sur ton être insensible,
Comme des gouttes d'eau sur un marbre poli?
Ah! celui-là vit mal qui ne vit que pour lui.
L'âme, rayon du ciel, prisonnière invisible,

Souffre dans son cachot de sanglantes douleurs.
Du fond de son exil elle cherche ses sœurs ;
Et les pleurs et les chants sont les voix éternelles
De ces filles de Dieu qui s'appellent entre elles.

FRANK

Chantez donc, et pleurez, si c'est votre souci.
Ma malédiction n'est pas bien redoutable ;
Telle qu'elle est pourtant je vous la donne ici.
Nous allons boire un toast, en nous mettant à
Et je vais le porter : [table,

(*Prenant un verre.*)

Malheur aux nouveau-nés !
Maudit soit le travail ! maudite l'espérance !
Malheur au coin de terre où germe la semence,
Où tombe la sueur de deux bras décharnés !
Maudits soient les liens du sang et de la vie !
Maudites la famille et la société !
Malheur à la maison, malheur à la cité,
Et malédiction sur la mère patrie !

UN AUTRE CHŒUR, *sortant d'une maison.*

Qui parle ainsi? qui vient jeter sur notre toit,
A cette heure de nuit, ces clameurs monstrueuses,
Et nous sonner ainsi les trompettes hideuses
Des malédictions? — Frank, réponds, est-ce toi?
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais ta vie.
Tu n'es qu'un paresseux plein d'orgueil et d'envie.
Mais de quel droit viens-tu troubler des gens de [bien?
Tu hais notre métier, Judas! et nous le tien.
Que ne vas-tu courir et tenter la fortune,
Si le toit de ton père est trop bas pour ton front?
Ton orgueil est scellé comme un cercueil de [plomb.
Tu crois punir le ciel en lui gardant rancune;
Et tout ce que tu peux, c'est de roidir tes bras
Pour blasphémer un Dieu qui ne t'aperçoit pas.
Travailles-tu pour vivre et pour t'aider toi-même?
Ne te souviens-tu pas que l'ange du blasphème
Est de tous les déchus le plus audacieux,
Et qu'avant de maudire il est tombé des cieux?

TOUS LES CHASSEURS

Pourquoi refuses-tu ta place à notre table?

FRANK, *à l'un d'eux.*

Hélas! noble seigneur, soyez-moi charitable!
Un denier, s'il vous plaît, j'ai bien soif et bien [faim.
Rien qu'un pauvre denier pour m'acheter du pain.

LE CHŒUR

Te fais-tu le bouffon de ta propre détresse?

FRANK

Seigneur, si vous avez une belle maîtresse,
Je puis la célébrer, et chanter tour à tour
La médiocrité, l'innocence et l'amour.
C'est bien le moins qu'un pauvre égaye un peu [son hôte
S'il est pauvre, après tout, s'il a faim, c'est sa [faute,
Mais croyez-vous qu'il soit prudent et généreux
De jeter des pavés sur l'homme qui se noie?
Il ne faut pas pousser à bout les malheureux.

LE CHŒUR

A quel sombre démon ton âme est-elle en proie?
Tu railles tristement et misérablement.

FRANK

Car si les malheureux ont quelque orgueil dans [l'âme,
S'ils ne sont pas pétris d'une argile de femme,
S'ils ont un cœur, s'ils ont des bras, ou seulement
S'ils portent par hasard une arme à la ceinture...

LE CHŒUR

Que veut dire ceci? veux-tu nous provoquer?

FRANK

Un poignard peut se tordre, et le coup peut [manquer.
Mais si, las de lui-même et de sa vie obscure,
Le pauvre qu'on insulte allait prendre un tison,
Et le porter en feu dans sa propre maison!

(Il prend une bûche embrasée dans le feu

allumé sur la place, et la jette dans sa chaumière.)

Sa maison est à lui, — c'est le toit de son père,
C'est son toit, — c'est son bien, le tombeau soli-
[taire
Des rêves de ses jours, des larmes de ses nuits ;
Le feu doit y rester, si c'est lui qui l'a mis.

LE CHŒUR

Agis-tu dans la fièvre? Arrête, incendiaire!
Veux-tu du même coup brûler la ville entière?
Arrête! — où nos enfants dormiront-ils demain?

FRANK

Me voici sur le seuil, mon épée à la main.
Approchez maintenant, fussiez-vous une armée.
Quand l'univers devrait s'en aller en fumée,
Tonnerre et sang! Je fais un spectre du premier
Qui jette un verre d'eau sur un tas de fumier.
Ah! vous croyez, messieurs, si je vous importune,
Qu'on peut impunément me chasser comme un
[chien?

Ne m'avez-vous pas dit d'aller chercher fortune?
J'y vais. — Vous l'avez dit, vous qui n'en feriez
[rien ;
Moi, je le fais, — je pars. — J'illumine la ville.
J'en aurai le plaisir, en m'en allant ce soir.
De la voir de plus loin, s'il me plaît de la voir.
Je ne fais pas ici de folie inutile :
Ceux qui m'ont accusé de paresse et d'orgueil
Ont dit la vérité. — Tant que cette chaumière
Demeurera debout, ce sera mon cercueil.
Ce petit toit, messieurs, ces quatre murs de pierre,
C'était mon patrimoine, et c'est assez longtemps
Pour aimer son fumier, que d'y dormir vingt ans.
Je le brûle, et je pars ; — c'est moi, c'est mon
[fantôme
Que je disperse aux vents avec ce toit de chaume.
Maintenant, vents du nord, vous n'avez qu'à
[souffler ;
Depuis assez longtemps, dans les nuits de tem-
[pête,
Vous venez ébranler ma porte et m'appeler.

Frères, je viens à vous, — je vous livre ma tête.
Je pars, — et désormais, que Dieu montre à mes
[pas
Leur route, — ou le hasard, si Dieu n'existe pas !
(*Il sort en courant.*)

SCÈNE II

Une plaine, — Frank rencontre une jeune fille.

LA JEUNE FILLE

Bonsoir, Frank, où vas-tu ? la plaine est solitaire.
Qu'as-tu fait de tes chiens, imprudent monta-
[gnard ?

FRANK

Bonsoir, Déidamia, qu'as-tu fait de ta mère ?
Prudente jeune fille, où t'en vas-tu si tard ?

LA JEUNE FILLE

J'ai cueilli sur ma route un bouquet d'églantine ;
Mais la neige et les vents l'ont fané sur mon cœur.
Le voilà, si tu veux, pour te porter bonheur.
(*Elle lui jette son bouquet.*)

FRANK, *seul, ramassant le bouquet.*

Comme elle court gaîment ! sa mère est ma voisine:
J'ai vu cette enfant-là grandir et se former.
Pauvre, innocente fille ! elle aurait pu m'aimer.

Un chemin creux dans une forêt.
La pointe du jour.

FRANK, *assis sur l'herbe.*

Et quand tout sera dit, — quand la triste demeure
De ce malheureux Frank, de ce vil mendiant,
Sera tombée en poudre et dispersée au vent,
Lui, que deviendra-t-il ? — Il sera temps qu'il
[meure !
Et s'il est jeune encor, s'il ne veut pas mourir ?
Ah ! massacre et malheur ! que vais-je devenir ?
(*Il s'endort.*)

UNE VOIX, *dans un songe*

Il est deux routes dans la vie :
L'une solitaire et fleurie,
Qui descend sa pente chérie

Sans se plaindre et sans soupirer.
Le passant la remarque à peine,
Comme le ruisseau de la plaine,
Que le sable de la fontaine
Ne fait pas même murmurer.
L'autre, comme un torrent sans digue,
Dans une éternelle fatigue,
Sous les pieds de l'enfant prodigue
Roule la pierre d'Ixion.
L'une est bornée, et l'autre immense;
L'une meurt où l'autre commence ;
La première est la patience,
La seconde est l'ambition.

FRANK, *rêvant.*

Esprits! si vous venez m'annoncer ma ruine,
Pourquoi le Dieu qui me créa
Fit-il, en m'animant, tomber sur ma poitrine
L'étincelle divine
Qui me consumera?
Pourquoi suis-je le feu qu'un salamandre habite?

Pourquoi sens-je mon cœur se plaindre et s'étonner
Ne pouvant contenir ce rayon qui s'agite,
Et qui, venu du ciel, y voudrait retourner?

LA VOIX

Ceux dont l'ambition a dévoré la vie,
Et qui sur cette terre ont cherché la grandeur,
Ceux-là, dans leur orgueil, se sont fait un honneur
De mépriser l'amour et sa douce folie.
Ceux qui, loin des regards, sans plainte et sans [désirs,
Sont morts silencieux sur le corps d'une femme,
O jeune montagnard, ceux-là, du fond de l'âme,
Ont méprisé la gloire et ses tristes plaisirs.

FRANK

Vous parlez de grandeur, et vous parlez de gloire.
Aurai-je des trésors? l'homme dans sa mémoire
Gardera-t-il mon souvenir?
Répondez, répondez, avant que je m'éveille,
Déroulez-moi ce qui sommeille
Dans l'océan de l'avenir!

LA VOIX

Voici l'heure où, le cœur libre d'inquiétude,
Tu te levais jadis pour reprendre l'étude,
Tes pensers de la veille et tes travaux du jour.
Seul, poursuivant tout bas tes chimères d'amour,
Tu gagnais lentement la maison solitaire
Où ta Déidamia veillait près de sa mère.
Frank ,tu venais t'asseoir au paisible foyer,
Raconter tes chagrins sinon les oublier.
Tous deux sans espérance, et dans la solitude,
Enfants, vous vous aimiez, et bientôt l'habitude
Tous les jours, malgré toi, t'enseigna ce chemin ;
Car l'habitude est tout au pauvre cœur humain.

FRANK

Esprits, il est trop tard, j'ai brûlé ma chaumière,

LA VOIX

Repens-toi ! Repens-toi !

FRANK

Non ! non ! j'ai tout perdu.

LA VOIX

Repens-toi! repens-toi!

FRANK

Non! j'ai maudit mon père.

LA VOIX

Alors, lève-toi, car ton jour est venu.

(*Le soleil paraît ; Frank s'éveille ; Stranio, jeune palatin, et sa maîtresse, Monna Belcolore, passent à cheval.*)

STRANIO

Holà! dérange-toi, manant, pour que je passe.

FRANK

Attends que je me lève, et prends garde à tes pas.

STRANIO

Chien, lève-toi plus vite, ou reste sur la place.

FRANK

Tout beau, l'homme à cheval, tu ne passeras pas.
Dégaine-moi ton sabre, ou c'est fait de ta vie.
Allons, pare ceci.

(*Ils se battent. Stranio tombe.*)

BELCOLORE

Comment t'appelles-tu?

FRANK

Charles Frank.

BELCOLORE

Tu me plais et tu t'es bien battu.
Ton pays?

FRANK

Le Tyrol.

BELCOLORE

Me trouves-tu jolie?

FRANK

Belle comme le soleil.

BELCOLORE

J'ai dix-huit ans, — et toi?

FRANK

Vingt ans.

BELCOLORE

Monte à cheval et viens souper chez mo

Exeunt.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Un salon.

FRANK, *devant une table chargée d'or.*

De tous les fils secrets qui font mouvoir la vie,
O toi, le plus subtil et le plus merveilleux !
Or ! principe de tout, larme au soleil ravie !
Seul dieu, toujours vivant, parmi tant de faux
[dieux !
Méduse, dont l'aspect change le cœur en pierre
Et fait tomber en poudre aux pieds de la rosière
La robe d'innocence et de virginité ! —
Sublime corrupteur ! — Clef de la volonté ! —
Laisse-moi t'admirer ! — parle-moi, — viens me
[dire
Que l'honneur n'est qu'un mot, que la vertu n'est
[rien !

Que, dès qu'on te possède, on est homme de bien ;
Que rien n'est vrai que toi ; — qu'un esprit en
[délire
Ne saurait inventer de rêves si hardis,
Si monstrueusement en dehors du possible,
Que tu ne puisses encor sur ton levier terrible
Soulever l'univers, pour qu'ils soient accomplis !
— Que de gens cependant n'ont jamais vu qu'en
[songe
Ce que j'ai devant moi ! — Comme le cœur se
[plonge
Avec ravissement dans un monceau pareil ! —
Tout cela c'est à moi ; — les sphères et les mondes
Danseront un millier de valses et de rondes,
Avant qu'un coup semblable ait lieu sous le soleil.
Ah ! mon cœur est noyé ! — Je commence à com-
[prendre
Ce qui fait qu'un mourant que le frisson va prendre
A regarder son or trouve encor des douceurs,
Et pourquoi les vieillards se font enfouisseurs.
(*Comptant.*)

Quinze mille en argent, — le reste en signature.
C'est un coup du destin. — Quelle étrange aven-
[ture!
Que ferais-je aujourd'hui, qu'aurais-je fait demain
Si je n'avais trouvé Stranio sur mon chemin?
Je tue un grand seigneur, et lui prends sa maîtresse;
Je m'enivre chez elle, et l'on me mène au jeu,
A jeun, j'aurais perdu, — je gagne dans l'ivresse;
Je gagne, et je me lève. — Ah! c'est un coup de
[Dieu.
(*Il ouvre la fenêtre.*)
Je voudrais bien me voir passer sous ma fenêtre
Tel que j'étais hier. — Moi, Frank, seigneur et
[maître
De ce vaste logis, possesseur d'un trésor,
Voir passer là-desssus Frank le coureur de lièvres,
Frank le pauvre, l'œil morne et la faim sur les
[lèvres,
Le voir tendre la main et lui jeter cet or.
Tiens, Frank, tiens, mendiant, prends cela, pauvre
[hère.

Il me semble en honneur que le ciel et la terre
Ne sauraient plus m'offrir que ce qui me convient,
Et que depuis hier le monde m'appartient.

Exit.

SCÈNE II

Une route.

MONTAGNARDS, *passant.*

CHANSON DE CHASSE, *dans le lointain.*

Chasseur, hardi chasseur, que vois-tu dans l'es-
[pace ?
Mes chiens grattent la terre et cherchent une
[trace.
Debout, mes cavaliers ! c'est le pied du chamois. —
Le chamois s'est levé. — Que ma maîtresse est
[belle ! —
Le chamois tremble et fuit. — Que Dieu veille sur
[elle ! —

Le chamois rompt la meute et s'enfuit dans le [bois. —
Je voudrais par la main tenir ma belle amie. —
La meute et le chamois traversent la prairie ; —
Hallali, compagnons, la victoire est à nous ! —
Que ma maîtresse est belle, et que ses yeux sont [doux !

LE CHŒUR

Amis, dans ce palais, sur la place où nous sommes,
Respire le premier et le dernier des hommes,
Frank, qui vécut vingt ans comme un hardi chas- [seur.
Aujourd'hui dans les fers d'une prostituée,
Que fait-il ? — Nuit et jour cette enceinte est [fermée.
La solitude y régne, image de la mort.
Quelquefois seulement, quand la nuit est venue,
On voit à la fenêtre une femme inconnue
Livrer ses cheveux noirs aux vents affreux du nord.
Frank n'est plus ! sur les monts nul ne l'a vu pa- [raître.

Puisse-t-il s'éveiller ! — Puisse-t-il reconnaître
La voix des temps passés ! — Frères, pleurons sur
[lui,
Charles ne viendra plus au joyeux hallali,
Entouré de ses chiens sur les herbes sanglantes,
Découdre, les bras nus, les biches expirantes,
S'asseoir au rendez-vous, et boire dans ses mains
La neige des glaciers, vierge de pas humains.

La nuit. — Une terrasse au bord d'un chemin.

SCÈNE III

MONNA BELCOLORE, FRANK, *assis dans un kiosque.*

BELCOLORE

Dors, ô pâle jeune homme, épargne ta faiblesse.
Pose jusqu'à demain ton cœur sur ta maîtresse ;
La force t'abandonne et le jour va venir.

Carlo, tes beaux yeux bleus sont las, — tu vas [dormir.

FRANK

Non, le jour ne vient pas, — non, je veille et je [brûle!
O Belcolor! le feu dans mes veines circule.
Mon cœur languit d'amour, et si le temps s'enfuit,
Que m'importe ce ciel, et son jour et sa nuit?

BELCOLORE

Ah! Carlo, mon Carlo, ta tête chancelante
Va tomber dans mes mains, sur ta coupe brûlante.
Tu t'endors, tu te meurs, tu t'enfuis loin de moi.
Ah! lâche efféminé, tu t'endors malgré toi.

FRANK

Oui, le jour va venir. — O ma belle maîtresse!
Je me meurs; oui, je suis sans force et sans jeu- [nesse
Une ombre de moi-même, un reste, un vain reflet,
Et quelquefois, la nuit, mon spectre m'apparaît.
Mon Dieu! si jeune hier, aujourd'hui je succombe.

C'est toi qui m'as tué, ton beau corps est ma
[tombe.
Mes baisers sur ta lèvre en ont usé le seuil.
De tes longs cheveux noirs, tu m'as fait un linceul.
Éloigne ces flambeaux, — entr'ouvre la fenêtre.
Laisse entrer le soleil, c'est mon dernier peut-être,
Laisse-moi le chercher, laisse-moi dire adieu
A ce beau ciel si pur qu'il a fait croire en Dieu !

BELCOLORE

Pourquoi me gardes-tu, si c'est moi qui te tue.
Et si tu te crois mort pour deux nuits de plaisir ?

FRANK

Tous les amants heureux ont parlé de mourir.
Toi, me tuer, mon Dieu ! Du jour où je t'ai vue,
Ma vie a commencé ; le reste n'était rien ;
Et mon cœur n'a jamais battu que sur le tien.
Tu m'as fait riche, heureux, tu m'as ouvert le
[monde.
Regarde, ô mon amour ! quelle superbe nuit !
Devant de tels témoins, qu'importe ce qu'on dit,

Pourvu que l'âme parle, et que l'âme réponde?
L'ange des nuits d'amour est un ange muet.

BELCOLORE

Combien as-tu gagné ce soir au lansquenet?

FRANK

Qu'importe? Je ne sais. — Je n'ai plus de mé-
[moire.
Voyons, — viens dans mes bras, laisse-moi t'admi-
[rer. —
Parle, réveille-moi, — conte-moi ton histoire. —
Quelle superbe nuit! je suis prêt à pleurer.

BELCOLORE

Si tu veux t'éveiller, dis-moi plutôt la tienne.

FRANK

Nous sommes trop heureux pour que je m'en sou-
[vienne,
Que dirais-je, d'ailleurs? Ce qui fait les récits,
Ce sont des actions, des périls dont l'empire
Est vivace, et résiste à l'heure des oublis.

Mais moi qui n'ai rien vu, rien fait, qu'ai-je à te
[dire?
L'histoire de ma vie est celle de mon cœur ;
C'est un pays étrange où je fus voyageur.
Ah! soutiens-moi le front, la force m'abandonne!
Parle, parle, je veux t'entendre jusqu'au bout.
Allons, un beau baiser, et c'est moi qui le donne,
Un baiser pour ta vie, et qu'on me dise tout.

BELCOLORE, *soupirant.*

Ah! je n'ai pas toujours vécu comme l'on pense,
Ma famille était noble, et puissante à Florence.
On nous a ruinés ; — ce n'est que le malheur
Qui m'a forcée à vivre aux dépens de l'honneur...
Mon cœur n'était pas fait...

FRANK, *se détournant.*

Toujours la même histoire!
Voici peut-être ici la vingtième catin
A qui je la demande ; et toujours ce refrain!
Qui donc ont-elles vu d'assez sot pour y croire?

Mon Dieu! dans quel bourbier me suis-je donc
[jeté?
J'avais cru celle-ci plus forte, en vérité!

BELCOLORE

Quand mon père mourut...

FRANK

Assez, je t'en supplie.
Je me ferai conter le reste par Julie
Au premier carrefour où je la trouverai.

Tous deux restent en silence quelque temps.

Dis-moi, ce fameux jour que tu m'as rencontré,
Pourquoi, par quel hasard, — par quelle sympathie
T'es-tu de m'emmener senti la fantaisie?
J'étais couvert de sang, poudreux et mal vêtu.

BELCOLORE

Je te l'ai déjà dit, tu t'étais bien battu.

FRANK

Parlons sincèrement, je t'ai semblé robuste.
Tes yeux, ma chère enfant, n'ont pas deviné juste

Je comprends qu'une femme aime les portefaix ;
C'est un goût comme un autre, il est dans la [nature.
Mais moi, si j'étais femme, et si je les aimais,
Je n'irais pas chercher mes gens à l'aventure ;
J'irais tout simplement les prendre aux cabarets ;
J'en ferais lutter six, et puis je choisirais.
Encore un mot : cet homme à qui je t'ai volée
T'entretenait, sans doute, — il était ton amant.

BELCOLORE

Oui.

FRANK

Cette affreuse mort ne t'a pas désolée?
Cet homme, il m'en souvient, râlait horriblement.
L'œil gauche était crevé, — le pommeau de l'épée
Avait ouvert le front, — la gorge était coupée.
Comme un lierre arraché qui rampe et qui se [traîne
Pour se suspendre encore à l'écorce d'un chêne,
Ainsi ce malheureux se traînait suspendu

Aux restes de sa vie. — Et toi, ce meurtre infâme
Ne t'a pas de dégoût levé le cœur et l'âme?
Tu n'as pas dit un mot, tu n'as pas fait un pas?

BELCOLORE

Prétends-tu me prouver que j'aie un cœur de
[pierre?

FRANK

Et ce que je te dis ne te le lève pas!

BELCOLORE

Je hais les mots grossiers, — ce n'est pas ma ma-
[nière.
Mais quand il n'en faut qu'un, je n'en dis jamais
[deux.
Frank, tu ne m'aimes plus.

FRANK

Qui? moi? Je vous adore
J'ai lu, je ne sais où, ma chère Belcolore,
Que les plus doux instants pour deux amants
[heureux,

Ce sont les entretiens d'une nuit d'insomnie,
Pendant l'enivrement qui succède au plaisir.
Quand les sens apaisés sont morts pour le désir ;
Quand la main à la main, et l'âme à l'âme unie,
On ne fait plus qu'un être et qu'on sent s'élever
Ce parfum du bonheur qui fait longtemps rêver;
Quand l'amie, en prenant la place de l'amante
Laisse son bien-aimé regarder dans son cœur,
Comme une fraîche source, où l'onde est confiante,
Laisse sa pureté trahir sa profondeur,
C'est alors qu'on connaît le prix de ce qu'on aime,
Que du choix qu'on a fait on s'estime soi-même,
Et que dans un doux songe on peut fermer les
[yeux.
N'est-ce pas, Belcolor? n'est-ce pas, mon amie?

BELCOLORE

Laisse-moi.

FRANK

N'est-ce pas, que nous sommes heu-
[reux? —

Mais, j'y pense! — Il est temps de régler notre vie
Comme on ne peut compter sur les jeux de hasard,
Nous piperons d'abord quelque honnête vieillard
Qui fournira le vin, les meubles et la table.
Il gardera la nuit, et moi j'aurai le jour.
Tu pourras bien parfois lui jouer quelque tour,
J'entends quelque bon tour, adroit et profitable
Il aura des amis que nous pourrons griser ;
Tu seras le chasseur, et moi, le lévrier ;
Avant tout, pour la chambre, une fille discrète,
Capable de graisser une porte secrète,
Mais nous la paierons bien ; aujourd'hui tout se
[vend
Quant à moi, je serai le chevalier servant.
Nous ferons à nous deux la perle des ménages.

BELCOLORE

Ou tu vas en finir avec tes persiflages,
Ou je vais tout à l'heure en finir avec toi,
Veux-tu faire la paix? Je ne suis pas boudeuse,
Voyons, viens m'embrasser.

FRANK

Cette fille est hideuse.
Mon Dieu, deux jours plus tard, c'en était fait de
[moi!

Il va s'appuyer sur la terrasse ; un soldat passe à cheval sur la route.

LE SOLDAT, *chantant.*

Un soldat qui va son chemin
Se moque du tonnerre.
Il tient son sabre d'une main,
Et de l'autre son verre.
Quand il meurt on le porte en terre
Comme un seigneur.
Son cœur est à son amie,
Son bras est à sa patrie,
Et sa tête à l'empereur.

FRANK, *l'appelant.*

Holà, l'ami! deux mots. — Vous semblez un
[compère
De bonne contenance et de joyeuse humeur.

Vos braves compagnons vont-ils entrer en guerre?
Dans quelle place forte est donc votre empereur?

LE SOLDAT

A Glurens. — Dans deux jours nous serons en
[campagne.
Je rejoins de ce pas ma corporation.

FRANK

Venez-vous de la plaine ou bien de la montagne?
Connaissez-vous mon père, et savez-vous mon
[nom?

LE SOLDAT

Oh! je vous connais bien. — Vous êtes du village
Vis-à-vis le moulin. — Que faites-vous donc là?
Venez-vous avec nous?

FRANK

Oui, certe et me voilà.
(*Il descend dans le chemin.*)
Je ne me suis pas mis en habit de voyage;

Vous me prêterez bien un vieux sabre là-bas !
(*A Belcolore.*)
Adieu, ma belle enfant, je ne souperai pas.

LE SOLDAT

On vous équipera. — Montez toujours en croupe.
Parbleu ! compagnon Frank, vous manquiez à la
[troupe.
Ah çà ! dites-moi donc, tout en nous en allant,
S'il est vrai qu'un beau soir...
(*Ils partent au galop.*)

BELCOLORE, *sur le balcon.*

Je l'aime cependant.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Devant un palais. — Glurens.

CHŒUR DE SOLDATS

Telles par l'ouragan les neiges flagellées
Bondissent en sifflant des glaciers aux vallées,
Tels se sont élancés, au signal du combat,
Les enfants du Tyrol et du Palatinat.
Maintenant l'empereur a terminé la guerre,
Les cantons sur leur porte ont plié leur bannière.
Écoutez, écoutez : c'est l'adieu des clairons ;
C'est la vieille Allemagne appelant ses barons.
Remonte maintenant, chasseur du cerf timide ;
Remonte, fils du Rhin, compagnon intrépide ;
Tes enfants sur ton cœur vont venir se presser.
Sors de ta lourde armure et va les embrasser.
Soldats, arrêtons-nous. — C'est ici la demeure

Du capitaine Frank, du plus grand des soldats.
Notre vieil empereur l'a serré dans ses bras.
Couronné par le peuple, il viendra tout à l'heure
Souper dans ce palais avec ses compagnons.
Jamais preux chevalier n'a mieux conquis sa
[gloire.
Il a seul, près d'Inspruck, emporté l'aigle noire,
Du cœur de la mêlée aux bouches des canons.
Vingt fois, ses cuirassiers l'ont cru, dans la
[bataille,
Coupé par les boulets, brisé par la mitraille.
Il avançait toujours, toujours en éclaireur,
On le voyait du feu sortir comme un plongeur.
Trois balles l'ont frappé ; — sa trace était suivie ;
Mais le Dieu des hasards n'a voulu de sa vie
Que ce qu'il en fallait pour gagner ses chevrons,
Et pouvoir de son sang dorer ses éperons.
Mais que nous veut ici cette fille italienne,
Les cheveux en désordre, et marchant à grands
[pas ?

Entre Belcolore.

BELCOLORE

Est-ce ici la maison de votre capitaine?

LES SOLDATS

Oui. — Que lui voulez-vous? — Parlez au lieu-
[tenant.

LE LIEUTENANT

On ne peut ni passer ni monter, ma princesse.

BELCOLORE

Il faut bien que je passe et que j'entre pourtant
Mon nom est Belcolore et je suis sa maîtresse.

LE LIEUTENANT

Parbleu! ma belle enfant, je vous reconnais bien,
J'en suis au désespoir, mais je suis ma consigne.
Si Frank est votre amant, tant mieux; je n'en
[crois rien :
Ce serait un honneur dont vous n'êtes pas digne.

BELCOLORE

S'il n'est pas mon amant, il le sera ce soir.

Je l'aime ; comprends-tu? Je l'aime. — Il m'a
[quittée,
Et je viens le chercher, si tu veux le savoir.

LES SOLDATS

Quelle tête de fer a donc cette effrontée,
Qui court après les gens un stylet à la main?

BELCOLORE

Il me sert de flambeau pour m'ouvrir le chemin.
Allons, écartez-vous, et montrez-moi la porte.

LE LIEUTENANT

Puisque vous le voulez, ma belle, la voilà.
Qu'elle entre, et qu'on lui donne un homme pour
[escorte.
C'est un diable incarné que cette femme-là.

Belcolore entre dans le palais. — Entre Frank couronné, à cheval.

CHŒUR DU PEUPLE

Couvert de ces lauriers, il te sied, ô grand homme!
De marcher parmi nous comme un triomphateur.

La guerre est terminée, et l'empereur se nomme
Ton royal débiteur.
Descends, repose-toi. — Reste dans l'hippodrome,
Lave tes pieds sanglants, victorieux lutteur.
(*Frank descend de cheval.*)

CHŒUR DES CHEVALIERS

Homme heureux, jeune encor, tu récoltes la gloire,
Cette plante tardive, amante des tombeaux,
La terre qui t'a vu chasse de sa mémoire
L'ombre de ses héros.
Pareil à Béatrix au seuil du purgatoire,
Tes ailes vont s'ouvrir vers des chemins nouveaux.

LE PEUPLE

Allons, que ce beau jour, levé sur une fête,
Dans un joyeux banquet finisse dignement.
Tes convives de fleurs ont couronné leur tête :
Ton vieux père t'attend,
Que tardons-nous encor? Allons, la table est
[prête.

Entrons dans ton palais ; déjà la nuit descend
(*Ils entrent dans le palais.*)

SCÈNE III

FRANK, GUNTHER, *restés seuls.*

GUNTHER

Ne les suivez-vous pas, seigneur, sous ce portique ?
O mon maître, au milieu d'une fête publique,
Qui d'un si juste coup frappe nos ennemis,
Avez-vous distingué le cœur de vos amis ?
Hélas ! les vrais amis se taisent dans la foule ;
Il leur faut, pour s'ouvrir, que ce vain flot s'écoule.
O mon frère, ô mon maître ! ils t'ont proclamé roi !
Dieu merci, quoique vieux, je puis encor te [suivre,
Jeune soleil levant, si le ciel me fait vivre.
Je ne suis qu'un soldat, seigneur, excusez-moi.
Mon amitié vous blesse et vous est importune.
Ne partagez-vous point l'allégresse commune ?

Qui vous arrête ici? Vous devez être las.
La peine et le danger font les joyeux repas.

LE CHŒUR, *dans la maison.*

Chantons, et faisons vacarme,
Comme il convient à de dignes buveurs.
Vivent ceux que le vin désarme!
Les jours de combat ont leur charme ;
Mais la paix a bien ses douceurs.

GUNTHER

Seigneur, mon cher seigneur, pourquoi ces regards sombres?
Le vin coule et circule. — Entendez-vous ces [chants?
Des convives joyeux je vois flotter les ombres
Derrière ces vitraux de feux resplendissants.

LE CHŒUR, *à la fenêtre.*

Frank, pourquoi tardes-tu? — Gunther, si notre [troupe
Ne fait pas, sous ce toit, peur à vos cheveux [blancs,

Soyez le bienvenu pour vider une coupe.
Nous sommes assez vieux pour oublier les ans.

GUNTHER

La pâleur de la mort est sur votre visage,
Seigneur. — D'un noir souci votre esprit occupé
Méconnaît-il ma voix ? — De quel sombre nuage
Les rêves de la nuit l'ont-ils enveloppé ?

FRANK

Fatigué de la route et du bruit de la guerre,
Ce matin de mon camp je me suis écarté :
J'avais soif ; mon cheval marchait dans la pous-
[sière,
Et sur le bord d'un puits je me suis arrêté.
J'ai trouvé sur un banc une femme endormie,
Une pauvre laitière, une enfant de quinze ans,
Que je connais, Gunther. — Sa mère est mon
[amie,
J'ai passé de beaux jours chez ces bons paysans.
Le cher ange dormait les lèvres demi-closes. —

(Les lèvres des enfants s'ouvrent, comme les [roses,
Au souffle de la nuit). — Ses petits bras lassés
Avaient dans son panier roulé les mains ouvertes.
D'herbes et d'églantine elles étaient couvertes.
De quel rêve enfantin ses sens étaient bercés,
Je l'ignore. — On eût dit qu'en tombant sur sa [couche,
Elle avait à moitié laissé quelque chanson,
Qui revenait encor voltiger sur sa bouche,
Comme un oiseau léger sur la fleur d'un buisson.
Nous étions seuls. J'ai pris ses deux mains dans [les miennes,
Je me suis incliné, — sans l'éveiller pourtant. —
O Gunther ! J'ai posé mes lèvres sur les siennes,
Et puis, je suis parti, pleurant comme un enfant.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Devant la palais de Frank. — La porte est tendue en noir. On dresse un catafalque.

FRANK, *vêtu en moine et masqué,* DEUX SERVITEURS.

FRANK

Que l'on apporte ici les cierges et la bière.
Souvenez-vous surtout que c'est moi qu'on enterre
Moi, capitaine Frank, mort hier dans un duel.
Pas un mot, — ni regard, — ni haussement [d'épaules ;
Pas un seul mouvement qui sorte de vos rôles.
Songez-y. — Je le veux.

Les serviteurs s'en vont.

Eh bien ! juge éternel,
Je viens t'interroger. Les transports de la fièvre
N'agitent pas mon sein. Je ne viens ni railler

Ni profaner la mort. — J'agis sans conseiller.
Regarde, et réponds-moi. — Je fais comme l'or-
[fèvre
Qui frappe sur le marbre une pièce d'argent.
Il reconnaît au son la pure fonderie ;
Et moi, je viens savoir quel son rendra ma vie,
Quand je la frapperai sur ce froid monument.
Déjà le jour paraît ; — le soldat sort des tentes.
Maintenant le bois vert chante dans le foyer ;
Les rames du pêcheur et du contrebandier
Se lèvent, de terreur et d'espoir palpitantes.
Quelle agitation, quel bruit dans la cité !
Quel monstre remuant que cette humanité !
Sous ces dix mille toits, que de corps, que d'en-
[trailles !
Que de sueurs sans but, que de sang, que de fiel !
Sais-tu pourquoi tu dors et pourquoi tu travailles,
Vieux monstre aux mille pieds, qui te crois éternel ?
Cet honnête cercueil a quelques pieds, je pense,
De plus que mon berceau. — Voilà leur différence.
Ah ! pourquoi mon esprit va-t-il toujours devant,

Lorsque mon corps agit? Pourquoi dans ma poi-
[trine
Ai-je un ver travailleur, qui toujours creuse et
[mine,
Si bien que sous mes pieds tout manque en arri-
[vant?

(Entre le chœur des soldats et du peuple.)

LE CHŒUR

On dit que Frank est mort. Quand donc? Com-
[ment s'appelle
Celui qui l'a tué? — Quelle était la querelle?
On parle d'un combat. — Quand se sont-ils
[battus?

FRANK, *masqué.*

A qui parlez-vous donc? Il ne vous entend plus.
(Il leur montre la bière.)

LE CHŒUR, *s'inclinant*

S'il est un meilleur monde au-dessus de nos têtes,
O Frank! si du séjour des vents et des tempêtes
Ton âme sur ces monts plane et voltige encor ;

Si ces rideaux de pourpre et ces ardents nuages,
Que chasse dans l'éther le souffle des orages,
Sont des guerriers couchés dans leurs armures [d'or,
Penche-toi, noble cœur, sur ces vertes collines,
Et vois tes compagnons briser leurs javelines
Sur cette froide terre où ton corps est resté!

GUNTHER, *accourant.*

Quoi! si brave et si jeune et sitôt emporté!
Mon Frank! est-ce bien vrai, messieurs? Ah! [mort funeste!
Moi qui ne demandais qu'à vivre assez longtemps
Pour te voir accomplir ta mission céleste!
Me voilà seul au monde avec mes cheveux blancs!
Moi qui n'avais de jeune encor que ta jeunesse!
Moi qui n'aimais que toi! Misérable vieillesse!
Je ne te verrai plus, mon Frank! On t'a tué.

FRANK, *à part.*

Ce pauvre vieux Gunther, je l'avais oublié.

LE CHŒUR

Qu'on voile les tambours, que le prêtre s'avance.
A genoux, compagnons, tête nue et silence,
Qu'on dise devant nous la prière des morts.
Nous voulons au tombeau porter le capitaine.
Il est mort en soldat, sur la terre chrétienne.
L'âme appartient à Dieu, l'armée aura le corps.

TROIS MOINES, *s'avançant.*

CHANT

Le Seigneur sur l'ombre éternelle
Suspend son ardente prunelle,
Et, glorieuse sentinelle,
Attend les bons et les damnés.
Il sait qui tombe dans sa voie :
Lorsqu'il jette au néant sa proie,
Il dit aux maux qu'il envoie :
« Comptez les morts que vous prenez. »

LE CHŒUR, *à genoux.*

Seigneur, j'ai plus péché que vous ne pardonnez.

LES MOINES

Il dit aux épaisses batailles :
« Comptez vos chefs sans funérailles,
Qui pour cercueil ont les entrailles
De la panthère et du lion ;
Que le juste triomphe ou fuie,
Comptez, quand le glaive s'essuie,
Les morts tombés comme la pluie
Sur la montagne et le sillon. »

LE CHŒUR

Seigneur, préservez-moi de la tentation.

LES MOINES

« Car un jour de pitié profonde,
Ma parole, en terreur féconde,
Sur le pôle arrêtant le monde,
Les trépassés se lèveront ;
Et des mains vides de l'abîme
Tombera la frêle victime,
Qui criera : Grâce ! — et de son crime
Trouvera la tache à son front. »

LE CHŒUR

Et mes dents grinceront! mes os se sécheront!

LES MOINES

Qu'il vienne d'en bas ou du faîte,
Selon le dire du prophète,
Justice à chacun sera faite,
Ainsi qu'il aura mérité.
Or donc, gloire à Dieu notre père.
Si l'impie a vécu prospère,
Que le juste en son âme espère!
Gloire à la sainte Trinité!

FRANK, *à part.*

C'est une jonglerie atroce, en vérité!
O toi, qui les entends, suprême Intelligence,
Quelle pagode ils font de leur Dieu de vengeance
Quel bourreau rancunier, brûlant à petit feu!
Toujours la peur du feu. — C'est bien l'esprit de [Rome.

Ils vous diront après que leur Dieu s'est fait
[homme.
J'y reconnais plutôt l'homme qui s'est fait Dieu.

LE CHŒUR

Notre tâche, messieurs, n'est pas encore remplie.
Nous avons pour son âme imploré le pardon.
Si l'un de nous connaît l'histoire de sa vie,
Qu'il s'avance et qu'il parle.

FRANK, *à part.*

Ah! nous y voilà donc.

UN OFFICIER, *sortant des rangs.*

Soldats et chevaliers, braves compagnons d'armes,
Si jamais homme au monde a mérité vos larmes,
C'est celui qui n'est plus. — Charle était mon ami.
J'ai le droit d'être fier lorsqu'il s'agit de lui.
— Né dans un bourg obscur, au fond d'une chau-
[mière,
Frank chez des montagnards vécut longtemps en
[frère,
En fils, — chéri de tous, et de tous bienvenu.

FRANK, *s'avançant.*

Vous vous trompez, monsieur, vous l'avez mal
Frank était détesté de tout le voisinage. [connu.
Est-il ici quelqu'un qui soit de son village?
Demandez si c'est vrai. — Moi j'en étais aussi.

LE PEUPLE

Moine, n'interromps pas. — Cet homme est son
[ami.

LES SOLDATS

C'est vrai que le cher homme avait l'âme un peu
[fière,
S'il aimait ses voisins, il n'y paraissait guère.
Un certain jour surtout qu'il brûla sa maison.
Je n'en ai jamais su, quant à moi, la raison.

L'OFFICIER

Si Charle eut des défauts, ne troublons pas sa
[cendre.
Sont-ce de tels témoins qu'il nous convient d'en-
[tendre?

Soldats, Frank se sentait une autre mission.
Qui jamais s'est montré plus vif dans l'action,
Plus fort dans le conseil,? Qui jamais mieux que
[Charle,
Prouva son éloquence à l'heure où le bras parle?
Vous le savez, soldats, j'ai combattu sous lui ;
Je puis dire à mon tour : Moi, j'en étais aussi.
Une ardeur sans égale, un courage indomptable,
Un homme encor meilleur qu'il n'était redou-
[table,
Une âme de héros : — voilà ce que j'ai vu.

FRANK

Vous vous trompez, monsieur, vous l'avez mal
[connu.
Frank n'a jamais été qu'un coureur d'aventure,
Qu'un fou, risquant sa vie et celle des soldats,
Pour briguer des honneurs qu'il ne méritait pas
Né sans titres, sans bien, parti d'une masure,
Il faisait, au combat, ce qu'on fait aux brelans,
Il jouait tout ou rien, — la mort ou la fortune.

Ces gens-là bravent tout, — l'espèce en est com-
[mune ;
Ils inondent les ports, l'armée et les couvents.
Croyez-vous que ce Frank valût sa renommée?
Qu'il respectât les lois, qu'il aimât l'empereur?
Il a vécu huit jours, avant d'être à l'armée,
Avec la Belcolor, comme un entremetteur.
Est-il ici quelqu'un qui dise le contraire?

LES SOLDATS

Ma foi! depuis le jour qu'il a quitté son père,
C'est vrai que ledit Frank a fait plus d'un métier,
Nous la connaissons bien, nous, Monna Belcolore
Elle couchait chez lui, — nous l'avons vue hier.

LE PEUPLE

Laissez parler le moine! —

FRANK

Il a fait pas encore.
Il a réduit son père à la mendicité.
Il avait besoin d'or pour cette courtisane ;

Le peu qu'il possédait, c'est là qu'il l'a porté.
Soldats, que faites-vous à celui qui profane
La cendre d'un bon fils et d'un homme de bien?
J'ai mérité la mort, si ce crime est le mien.

LE PEUPLE

Dis-nous la vérité, moine, et parle sans crainte.

FRANK

Mais si les Tyroliens qui sont dans cette enceinte
Trouvent que j'ai raison, s'ils sont prêts au besoin
A faire comme moi, qui prends Dieu pour té-
[moin..

LES TYROLIENS

Oui, oui, nous l'attestons, Frank est un misérable.

FRANK

Le jour qu'il refusa sa place à votre table,
Vous en souvenez-vous.

LES TYROLIENS

Oui, oui, qu'il soit maudit!

LES SOLDATS

Oui! le moine sait tout.

FRANK

Et si, comme on le dit,
Il a tué Stranio sur le bord de la route...

LE PEUPLE

Stranio, ce palatin que Brandel a trouvé
Au fond de la forêt, couché sur le pavé?

FRANK

C'est lui qui l'a tué!

LES SOLDATS

Pour le piller, sans doute!
Misérable assassin! meurtrier sans pitié!

FRANK

Et son orgueil de fer, l'avez-vous oublié?

TOUS

Jetons sa cendre au vent.

FRANK

Le coupeur de jarrets, l'incendiaire au vent!
Allons, brisons ceci.

(*Il ouvre la bière.*)

LE PEUPLE ET LES SOLDATS

Moine, la bière est vide.

FRANK, *se démasquant.*

La bière est vide? alors c'est que Frank est vivant.

LES SOLDATS

Capitaine, c'est vous!

FRANK, *à l'officier.*

Lieutenant, votre épée.
Vous avez laissé faire une étrange équipée.
Si j'avais été mort, où serais-je à présent?
Vous ne savez donc pas qu'il y va de la tête?
Au nom de l'empereur, monsieur, je vous arrête;
Ramenez vos soldats, et rendez-vous au camp.

(*Tout le monde sort en silence.*)

FRANK, *seul.*

C'en est fait, — une soif ardente, inextinguible,
Dévorera mes os tant que j'existerai,
O mon Dieu! tant d'efforts, un combat si terrible
Un dévoûment sans borne, un corps tout balafré.
Allons, un peu de calme, il n'est pas temps encore,
Qui vient de ce côté? n'est-ce pas Belcolore?
Ah! ah! nous allons voir, — tout n'est pas fini là.

Il remet son masque et recouvre la bière. — Entre Belcolore en grand deuil; elle va s'agenouiller sur les marches du catafalque.

C'est bien elle; elle approche, elle vient, — la [voilà.
Voilà bien ce beau corps, cette épaule charnue,
Cette gorge superbe et toujours demi-nue,
Sous ces cheveux plaqués ce front stupide et fier,
Avec ces deux grands yeux qui sont d'un noir [d'enfer.
Voilà bien la sirène et la prostituée; —
Le type de l'égout; — la machine inventée
Pour désopiler l'homme et pour boire son sang; —
La meule de pressoir de l'abrutissement.

Quelle atmosphère étrange on respire autour d'elle !
Elle épuise, elle tue, et n'en est que plus belle.
Deux anges destructeurs marchent à son côté :
Doux et cruels tous deux, — la Mort, — la Vo-
[lupté. —
Je me souviens encor de ces spasmes terribles ;
De ces baisers muets, de ces muscles ardents,
De cet être absorbé, blême et serrant les dents.
S'ils ne sont pas divins, ces moments sont hor-
[ribles.
Quel magnétisme impur peut-il donc en sortir ?
Toujours, en l'embrassant, j'ai désiré mourir.
Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond.
(Il s'approche du tombeau.)
Qui donc pleurez-vous là, madame ? êtes-vous
[veuve !

BELCOLORE

Veuve, vous l'avez dit, — de mes seules amours.

FRANK

D'hier, apparemment, — car cette robe est neuve.
Comme le noir vous sied.

BELCOLORE

D'hier, et pour toujours.

FRANK

Toujours, avez-vous dit? — Ah! Monna Belcolore
Toujours, c'est bien longtemps.

BELCOLORE

D'où me connaissez-vous?

FRANK

De Naple, où cet hiver je te cherchais encore,
Naple est si beau, ma chère, et son ciel est si doux!
Tu devrais bien venir m'aider à m'y distraire.

BELCOLORE

Je ne vous remets pas.

FRANK

Bon! tu m'as oublié!
Je suis masqué, d'ailleurs, et que veux-tu, m
Ton cœur est si peuplé, je m'y serais noyé. [chèr

BELCOLORE

Passez votre chemin, moine, et laissez-moi seul

FRANK

Bon! si tu pleures tant, tu deviendras bégueule.
Voyons, ma belle amie, à parler franchement,
Tu vas te trouver seule, et tu n'as plus d'amant.
Ton capitaine Frank n'avait ni sou ni maille.
C'était un bon soldat, charmant à la bataille;
Mais quel pauvre écolier en matière d'amour!
Sentimental la nuit, et persifleur le jour.

BELCOLORE

Tais-toi, moine insolent, si tu tiens à ton âme!
Il n'est pas toujours bon de me parler ainsi.

FRANK

Ma foi, les morts sont morts : — si vous voulez
[madam

Cette bourse est à vous, cette autre, et celle-ci ;
Et voilà le papier pour faire l'enveloppe.
(Il couvre la bière d'or et de billets.)

BELCOLORE

Si je te disais oui, tu serais mal tombé.

FRANK, *à part.*

Ah ! voilà Jupiter qui tente Danaé.
(Haut.)
Je vous en avertis, je suis très misanthrope :
Je vous enfermerai dans le fond d'un palais.
J'ai l'humeur bilieuse et je bats mes valets.
Quand je digère mal, j'entends qu'on m'obéisse.
J'aime qu'on soit joyeux lorsque j'ai la jaunisse,
Et quand je ne dors pas tout le monde est debout.
Je suis capricieux, — êtes-vous de mon goût ?

BELCOLORE

Non, par la sainte croix !

FRANK

Si vous aimez les roubles,

Il m'en reste encor là, mais je n'ai que des double
(Il jette une autre bourse sur la bière.)

BELCOLORE

Tu me donnes cela?

FRANK, *à part.*

Voyez l'attraction!
Comme la chair est faible à la tentation!
(Haut.)
J'ai de plus un ulcère à côté de la bouche
Qui m'a défiguré ; — je suis maigre et je louche
Mais ces misères-là ne te dégoûtent pas.

BELCOLORE

Vous me faites frémir.

FRANK

J'ai là, Dieu me pardonn
Certain bracelet d'or qu'il faut que je vous donn
Il ira bien, je pense, avec ce joli bras.
(Il jette un bracelet sur la bière.)
Cet ulcère est horrible, il m'a rongé la joue,

Il m'a brisé les dents. — J'étais laid, je l'avoue,
Mais depuis que je l'ai, je suis vraiment hideux :
J'ai perdu mes sourcils, ma barbe et mes cheveux.

BELCOLORE

Dieu du ciel, quelle horreur!

FRANK

J'ai là, sous ma simarre,
Un collier de rubis d'une espèce assez rare.
(Il jette un collier sur la bière.)

BELCOLORE

Il est fait à Paris?

FRANK, *à part.*

Voyez-vous le poisson,
Comme il vient à fleur d'eau reprendre l'hameçon!
(Haut.)
Si c'était tout, du moins! Mais cette affreuse plaie
Me donne l'air d'un mort traîné sur une claie ;
Elle pompe mon sang, mes os sont cariés
De la nuque du crâne à la plante des pieds...

BELCOLORE

Assez, au nom du ciel ! je vous demande grâce !

FRANK

Si tu t'en vas, rends-moi ce que je t'ai donné.

BELCOLORE

Vous mentez à plaisir.

FRANK

Veux-tu que je t'embrasse ?

BELCOLORE

Eh bien ! oui, je le veux.

FRANK, *à part.*

Tu pâlis, Danaé.
(Il lui prend la main.)
(Haut.)

Regarde, mon enfant, cette rue est déserte.
Dessous ce catafalque est un profond caveau,
Descendons-y tous deux ; la porte en est ouverte.

BELCOLORE

Sous la maison de Frank!

FRANK, *à part.*

—Pourquoi pas mon tombeau?

(Haut.) [solide.

— Au fait, nous sommes seuls ; cette bière est
Asseyons-nous dessus. — Nous serons en plein
Qu'en dites-vous, mon cœur? [vent..

(Il écarte le drap mortuaire ; la bière s'ouvre.)

BELCOLORE

Moine, la bière est vide.

FRANK, *se démasquant.*

La bière est vide? alors c'est que Frank est vivant
— Va t'en, prostituée, ou ton heure est venue!
— Va-t'en, ne parle pas! ne te retourne pas!

(Il la chasse, son poignard à la main.)

FRANK, *seul.*

Ta lame, ô mon stylet, est belle toute nue
Comme une belle vierge. — O mon cœur et mon
[bras,

Pourquoi donc tremblez-vous, et pourquoi l'un
[de l'autre
Vous approchez-vous donc, comme pour vous
[unir?
Oui, c'était ma pensée ; — était-ce aussi la vôtre,
Providence de Dieu, que tout allait finir?
Et toi, morne tombeau, tu m'ouvres ta mâchoire,
Tu ris, spectre affamé. Je n'ai pas peur de toi.
Je renierai l'amour, la fortune et la gloire ;
Mais je crois au néant, comme je crois en moi!
Le soleil le sait bien, qu'il n'est sous sa lumière
Qu'une immortalité, celle de la matière.
La poussière est à Dieu, — le reste est au hasard.
Qu'a fait le vent du nord des cendres de César?
Une herbe, un grain de blé, mon Dieu, voilà la vie,
Mais moi, fils du hasard, moi Frank, avoir été
Un petit monde, un tout, une forme pétrie,
Une lampe où brûlait l'ardente volonté,
Et que rien, après moi, ne reste sur le sable,
Où l'ombre de mon corps se promène ici-bas?
Rien! pas même un enfant, un être périssable!

Rien qui puisse y clouer la trace de mes pas !
Rien qui puisse crier d'une voix éternelle
A ceux qui téteront la commune mamelle :
Moi, votre frère aîné, je m'y suis suspendu !
Je l'ai tétée aussi, la vivace marâtre :
Elle m'a, comme à vous, livré son sein d'albâtre..
— Et pourtant, jour de Dieu, si je l'avais mordu !
Si je l'avais mordu, le sein de la nourrice ?
Si je l'avais meurtri d'une telle façon
Qu'elle en puisse à jamais garder la cicatrice,
Et montrer sur son cœur les dents du nourrisson ?
Qu'importe le moyen, pourvu qu'on s'en sou-
[vienne ?
Le bien a pour tombeau l'ingratitude humaine.
Le mal est plus solide : Erostrate a raison.
Empédocle a vaincu les héros de l'histoire.
Le jour qu'en se lançant dans le cœur de l'Etna,
Du plat de sa sandale, il souffleta la gloire,
Et la fit trébucher si bien qu'elle y tomba.
Que lui faisait le reste ? Il a prouvé sa force.
Les siècles maintenant peuvent se remplacer

Il a si bien gravé son chiffre sur l'écorce
Qur l'arbre peut changer de peau sans l'effacer,
Les parchemins sacrés pourriront dans les livres
Les marbres tomberont comme des hommes ivres,
Et la langue d'un peuple avec lui s'éteindra.
Mais le nom de cet homme est comme une momie,
Sous les baumes puissants pour toujours endormie
Sur laquelle jamais l'herbe ne poussera.
Je ne veux pas mourir. — Regarde-moi, Nature.
Ce sont deux bras nerveux que j'agite dans l'air.
C'est dans tous tes néants que j'ai trempé l'ar-
Qui me protégera de ton glaive de fer. [mure
J'ai faim. — Je ne veux pas quitter l'hôtellerie.
Allons, qu'on se remue et qu'on me rassassie,
Ou sinon, je me fais l'intendant de ma faim.
Prends-y garde ; — je pars. — N'importe le che-
[min. —
Je marcherai, j'irai, — partout où l'âme humaine
Est en spectacle, et souffre. — Ah! la haine! la
La seule passoin qui survive à l'espoir! [haine!
Tu m'as déjà hanté, boîteuse au manteau noir ;

Nous nous sommes connus dans la maison de
[chaume ;
Mais je ne croyais pas que ton pâle ſantôme,
De tous ceux qui dans l'air voltigeaient avec toi,
Dût être le dernier qui restât près de moi.
Eh bien ! baise-moi donc, triste et fidèle amie.
Tu vois, j'ai soulevé les voiles de ma vie. —
Nous partirons ensemble ; et toi qui me suivras,
Comme une sœur pieuse, aux plus lointains cli-
Tu seras mon asile et mon expérience. [mats,
Si le doute, ce ſruit tardiſ et sans saveur,
Est le dernier qu'on cueille à l'arbre de science,
Qu'ai-je à ſaire de plus, moi qui le porte au cœur ?
Le doute ! il est partout, et le courant l'entraîne.
Ce linceul transparent, que l'incrédulité
Sur le bord de la tombe a laissé par pitié
Au cadavre flétri de l'espérance humaine !
O siècles à venir ! quel est donc votre sort ?
La gloire comme une ombre au ciel est remontée.
L'amour n'existe plus ; — la vie est dévastée —
Et l'homme, resté seul, ne croit plus qu'à la mort.

Tels que dans un pillage, en ce jour de colère,
On voit, à la lueur d'un flambeau funéraire,
Des meurtriers, courbés dans un silence affreux,
Égorger une vierge, et dans ses longs cheveux
Plonger leurs mains de sang ; — la frêle créature
Tombe comme un roseau sur ses bras mutilés : —
Tels les analyseurs égorgent la nature
Silencieusement, sous les ciels dépeuplés.
Que vous restera-t-il, enfants de nos entrailles,
Le jour où vous viendrez suivre les funérailles
De cette moribonde et vieille humanité?
Ah! tu nous maudiras, pâle postérité! [monde,
Nos femmes ne mettront que des vieillards au
Ils frapperont la terre avant de s'y coucher ;
Puis, ils crieront à Dieu : « Père, elle était féconde ;
A qui donc as-tu dit de nous la dessécher! »
Mais vous, analyseurs, persévérants sophistes,
Quand vous aurez tari tous les puits des déserts,
Quand vous aurez prouvé que ce large univers
N'est qu'un mort étendu sous les anatomistes ;
Quand vous nous aurez fait de la création

Un cimetière en ordre, où tout aura sa place,
Où vous aurez sculpté, de votre main de glace,
Sur tous les monuments la même inscription ;
Vous, que ferez-vous donc, dans les sombres [allées
De ce jardin muet? — Les plantes désolées
Ne voudront plus aimer, mourir, ni concevoir ;—
Les feuilles des forêts tomberont une à une, —
Et vous, noirs fossoyeurs, sur la bière commune
Pour ergoter encor vous viendrez vous asseoir ;
Vous vous entretiendrez de l'homme perfectible—
Vous galvaniserez ce cadavre insensible,
Habiles vermisseaux, quand vous l'aurez rongé ;
Vous lui commanderez de marcher sur sa tombe,
A cette ombre d'un jour, — jusqu'à ce qu'elle [tombe
Comme une masse inerte, et que Dieu soit vengé.
Ah ! vous avez voulu faire les Prométhées ;
Et vous êtes venus, les mains ensanglantées,
Refondre et repétrir l'œuvre du Créateur !
Il valait mieux que vous, ce hardi tentateur.

Lorsqu'ayant ſait son homme, et le voyant sans
Il releva la tête et demanda le ſeu. [âme,
Vous, votre homme était ſait! vous, vous aviez la
[flamme,
Le mépris, Dieu puissant, voilà donc la science!
L'éternelle sagesse est l'éternel silence :
Et nous aurons réduit, quand tout sera compté,
Le balancier de l'âme à l'immobilité.
Quel hideux océan est-ce donc que la vie,
Pour qu'il ſaille y marcher à la superficie,
Et glisser au soleil en efflcurant les eaux,
Comme ce Fils de Dieu qui marchait sur les flots?
Quels monstres effrayants, quels difformes rep-
[tiles
Labourent donc les mers sous les pieds des na-
[geurs,
Pour qu'on trouve toujours les vagues si tran-
[quilles,
Et la pâleur des morts sur le ſront des plongeurs?
A-t-elle assez traîné, cette éternelle histoire
Du néant de l'amour, du néant de la gloire,

Et de l'enfant prodigue auprès de ses pourceaux!
Ah! sur combien de lits, sur combien de berceaux
Elle est venue errer, d'une voix lamentable,
Cette complainte usée et toujours véritable,
De tous les insensés que l'espoir a conduit!
Pareil à ce Gygès qui fuyait dans la nuit
Le fantôme royal de la pâle baigneuse
Livrée un seul instant à son ardent regard,
Le jeune ambitieux porte une plaie affreuse,
Tendre encor, mais profonde, et qui saigne à
[l'écart.
Ce qu'il fait, ce qu'il voit des choses de la vie,
Tout le porte, l'entraîne à son but idéal,
Clarté fuyant toujours, et toujours poursuivie,
Étrange idole, à qui tout sert de piédestal.
Mais si tout en courant la force l'abandonne,
S'il se retourne, et songe aux êtres d'ici-bas,
Il trouve tout à coup que ce qui l'environne
Est demeuré si loin qu'il n'y reviendra pas.
C'est alors qu'il comprend l'effet de son vertige,
Et que, s'il ne regarde au ciel, il va tomber.

Il marche ; — son génie à poursuivre l'oblige ; —
Il marche, et le terrain commence à surplomber.—
Enfin, — mais n'est-il pas une heure dans la vie
Où le génie humain rencontre la folie?
Ils luttent corps à corps sur un rocher glissant.
Tous deux y sont montés ; mais un seul redescend.
O mondes, ô Saturne, immobiles étoiles,
Magnifique univers, en est-ce ainsi partout?
O nuit, profonde nuit, spectre toujours debout,
Large création, quand tu lèves tes voiles
Pour te considérer dans son immensité
Vois-tu du haut en bas la même nudité? [dente,
Dis-moi donc, en ce cas, dis-moi, mère impru-
Pourquoi m'obsèdes-tu de cette soif ardente,
Si tu ne connais pas de source où l'étancher?
Il fallait la créer, marâtre, ou la chercher.
L'arbuste a sa rosée, et l'aigle a sa pâture.
Et moi, que t'ai-je fait pour m'oublier ainsi?
Pourquoi les arbrisseaux n'ont-ils pas soif aussi?
Pourquoi forger la flèche, éternelle nature,
Si tu savais toi-même, avant de la lancer,

Que tu la dirigeais vers un but impossible,
Et que le dard, parti de ta corde terrible,
Sans rencontrer l'oiseau, pouvait te traverser?
Mais cela te plaisait. — C'était réglé d'avance.
Ah! le vent du matin! le souffle du printemps!
C'est le cri des vieillards. — Moi, mon Dieu, j'ai [vingt ans!
Oh! si tu vas mourir, ange de l'espérance,
Sur mon cœur, en partant, viens encor te poser ;
Donne-moi tes adieux et ton dernier baiser.
Viens à moi. — Je suis jeune encor, et j'aime [encor la vie.
Intercède pour moi ; — demande si les cieux
Ont une goutte d'eau pour une fleur flétrie. —
Bel ange, en la buvant, nous mourrons tous les [deux.
(Il se jette à genoux ; un bouquet tombe de son sein.)
Qui me jette à mes pieds mon bouquet d'églantine?
As-tu donc si longtemps vécu sur ma poitrine,
Pauvre herbe ! — C'est ainsi que ma Déidamia
Sur le bord de la route à mes pieds te jeta.

ACTE CINQUIEME

SCÈNE PREMIÈRE

Une place.

DÉIDAMIA, LES VIERGES ET LES FEMMES

DÉIDAMIA

Tressez-moi ma guirlande, ô mes belles chéries!
Couronnez de vos fleurs mes pauvres rêveries.
Posez sur ma langueur votre voile embaumé ;
Au coucher du soleil j'attends mon bien-aimé.

LES VIERGES

Adieu, nous te perdons, ô fille des montagnes
Le bonheur nous oublie en venant te chercher.
Arrose ton bouquet des pleurs de tes compagnes,
Fleur de notre couronne, on va t'en arracher.

LES FEMMES

Vierge, à ton beau guerrier nous allons te con-
[duire.
Nous te dépouillerons du manteau virginal.
Bientôt les doux secrets qu'il nous reste à te dire,
Feront trembler ta main sous l'anneau nuptial.

LES VIERGES

L'écho n'entendra plus ta chanson dans la plaine ;
Tu ne jetteras plus la toison des béliers
Sous les lions d'airain, pères de la fontaine,
Et la neige oubliera la forme de tes pieds.

LES FEMMES

Que ton visage est beau ! comme on y voit, ma
[chère,
Le premier des attraits, la beauté du bonheur !
Comme Frank va t'aimer ! comme tu vas lui plaire,
O ma belle Diane, à ton hardi chasseur !

DÉIDAMIA

Je souffre cependant. — Si vous me trouvez belle,

Dites-le lui mes sœurs, il m'en aimera mieux.
Mon Dieu! je voudrais l'être, afin qu'il fût heu-
[reux.
Ne me comparez pas à la jeune immortelle :
Hélas! de ta beauté, je n'ai que la pâleur,
O Diane, et mon front la doit à ma douleur.
Ah! comme j'ai pleuré! comme tout sur la terre
Pleurait autour de moi, quand mon Charle avait
Comme je m'asseyais à côté de ma mère [fui!
Le cœur gros de soupirs! — Mes sœurs, dites-le-
[lui.

SCÈNE II

LES MONTAGNARDS

Ainsi Frank n'est pas mort ! — c'est la fable
[éternelle
Des chasseurs à l'affût d'une fausse nouvelle,
Et ceux qui vendaient l'ours ne l'avaient pas tué
Comme il leur a fait peur quand il s'est réveillé!

Mais aujourd'hui qu'il parle, il faut bien qu'on
[se taise.
On avait fait jadis, quand l'Hercule Farnèse
Fut jeté dans le Tibre, un Hercule nouveau.
On le trouvait pareil, on le disait plus beau :
Le modèle était mort, et le peuple crédule
Ne sait que ce qu'il voit. — Pourtant le vieil Her-
Sortit un jour des eaux ; — l'athlète colossal [cule
Fut élevé dans l'air à côté de son ombre,
Et le marbre insensé tomba du piédestal.
Frank renaît : ce n'est plus cet homme au regard
[sombre,
Au front blême, au cœur dur, et dont l'oisiveté
Laissait sur ses talons traîner la pauvreté.
C'est un gai compagnon, un brave homme de
[guerre.
Qui frappe sur l'épaule aux honnêtes fermiers ;
Aussi, Dieu soit loué, ses torts sont oubliés,
Et nous voilà tous prêts à boire dans son verre,
C'est aujourd'hui sa noce avec Déidamia. [gère !
Quel bon cœur de quinze ans ! et quelle ména-

S'il fut jamais aimé, c'est bien de celle-là,
Un soldat m'a conté l'histoire de la bière.
Il paraît que d'abord Frank s'était mis dedans.
Deux de ses serviteurs, ses deux seuls confidents,
Fermèrent le couvercle, et, dès la nuit venue,
Le prêtre et les flambeaux traversèrent la rue.
Après que sur leur dos les porteurs l'eurent pris :
« Vous laisserez, dit-il, un trou pour que l'air [passe.
Puisque je dois un jour voir la mort face à face,
Nous ferons connaissance, et serons vieux amis. »
Il se fit emporter dans une sacristie ;
Regardant par son trou le ciel de la patrie,
Il s'en fut au saint lieu dont les chiens sont [chassés,
Sifflant dans son cercueil l'hymne des trépassés.
Le lendemain matin, il voulut prendre un masque,
Pour assister lui-même à son enterrement.
Eh! quel homme ici-bas n'a son déguisement?
Le froc du pèlerin, la visière du casque,
Sont autant de cachots pour voir sans être vu.

Et n'en est-ce pas un souvent que la vertu!
Vrai masque de bouffon, que l'humble hypocrisie
Promène sur le vain théâtre de la vie,
Mais qui, mal fixé, tremble, et que la passion
Peut faire à chaque instant tomber dans l'action.

Exeunt.

SCÈNE III

Une petite chambre

FRANK, DÉIDAMIA

FRANK

Et tu m'as attendu, ma petite Mamette!
Tu comptais jour par jour dans ton cœur et ta tête.
Tu restais là, debout, sur ton seuil entr'ouvert.

DÉIDAMIA

Mon ami, mon ami, Mamette a bien souffert!

FRANK

Les heures s'envolaient, — et l'aurore et la brune
Te retrouvaient toujours sur ce chemin perdu.
Ton Charle était bien loin. — Toi comme la
[fortune,
Tu restais à sa porte, — et tu m'as attendu!

DÉIDAMIA

Comme vous voilà pâle et la voix altérée!
Mon Dieu! qu'avez-vous fait si loin et si long-
Ma mère, savez-vous, était désespérée. [temps ?
Mais vous pensiez à nous quand vous aviez le
[temps?

FRANK

J'ai connu dans ma vie un pauvre misérable
Que l'on appelait Frank, — un être insociable,
Qui de tous ses voisins était l'aversion.
La famine et la peur, sœurs de l'oppression,
Vivaient dans ses yeux creux ; — la maigreur
[dévorante
L'avait horriblement décharné jusqu'aux os.

Le mépris le courbait, et la honte souffrante
Qui suit le pauvre était attachée à son dos.
L'univers et ses lois le remplissaient de haine.
Toujours triste, toujours marchant de ce pas lent
Dont un vieux pâtre suit son troupeau nonchalant,
Il errait dans les bois, par les monts et la plaine,
En braconnant partout, et partout rejeté,
Il allait gémissant sur la fatalité ;
Le col toujours courbé comme sous une hache,
On eût dit un larron qui rôde et qui se cache,
Si ce n'est pis encore, — un mendiant honteux
Qui n'ose faire un coup, crainte d'être victime,
Et, pour toute vertu, garda la peur du crime,
Ce chétif et dernier lien des malheureux.
Oui, ma chère Mamette, oui, j'ai connu cet être.

DÉIDAMIA

Qui est donc là, debout, derrière la fenêtre,
Avec ces deux grands yeux ; et cet air étonné?

FRANK

Où donc? je ne vois rien.

DÉIDAMIA

Si. — Quelqu'un nous écoute
Qui vient de s'en aller quand tu t'es retourné.

FRANK

C'est quelque mendiant qui passe sur la route
Allons, Déidamia, cela t'a fait pâlir.

DÉIDAMIA

Eh bien! et ton histoire, où veut-elle en venir?

FRANK

Une autre fois, — c'était au milieu des orgies ;
Je vis dans un miroir, aux clartés des bougies,
Un joueur pris de vin, couché sur un sofa.
Une femme, ou du moins la forme d'une femme,
Le tenait embrassé, comme je te tiens là.
Il se tordait en vain sous le spectre sans âme ;
Il semblait qu'un noyé l'eût pris entre ses bras.
Cet homme infortuné... Tu ne m'écoutes pas?
Voyons, viens m'embrasser.

DÉIDAMIA

Oh! non, je vous en prie.
(Il l'embrasse de force.)
Frank, mon cher petit Charle, attends qu'on nous
[marie ;
Attends jusqu'à ce soir. — Ma mère va venir.
Je ne veux pas, monsieur. — Ah! tu me fais
[mourir!

FRANK

Lumière de soleil, quelle admirable fille!

DÉIDAMIA

Il faudra, mon ami, nous faire une famille,
Nous aurons nos voisins, ton père, tes parents,
Et ma mère surtout. — Nous aurons nos enfants.
Toi, tu travailleras à notre métairie ;
Moi, j'aurai soin du reste et de la laiterie ;
Et tant que nous vivrons, nous serons tous les
[deux.
Tous les deux pour toujours, et nous mourrons
Vous riez? Pourquoi donc? [bien vieux,

FRANK

Oui, je ris du tonnerre.
Oui, le diable m'emporte! il peut tomber sur moi.

DÉIDAMIA

Qu'est-ce que c'est, monsieur? voulez-vous bien
[vous taire.

FRANK

Va toujours, mon enfant, je ne ris pas de toi.

DÉIDAMIA

Qui donc est encor là? Je te dis qu'on nous guette
Tu ne vois pas là-bas remuer une tête?
Là, — dans l'ombre du mur?

FRANK

Où donc? de quel côté?
Vous avez des terreurs, ma chère, en vérité.
(*Il la prend dans ses bras.*)
Il me serait cruel de penser qu'une femme,
O Mamette, moins belle et moins pure que toi,
Dans des lieux étrangers, par un autre que moi,

Pût être autant aimée. — Ah! j'ai senti mon âme
Qui redevenait vierge à ton doux souvenir,
Comme l'onde où tu viens mirer ton beau visage
Se fait vierge, ma chère, et dans ta chaste image
Sous son cristal profond semble se recueillir!
C'est bien toi! je te tiens, — toujours fraîche et
[jolie,
Toujours comme un oiseau, prête à tout oublier.
Voilà ton petit lit, ton rouet, ton métier,
Œuvre de patience et de mélancolie.
O toi, qui tant de fois as reçu dans ton sein
Mes chagrins et mes pleurs, et qui m'as en échange
Rendu le doux repos d'un front toujours serein,
Comment as-tu donc fait, dis-moi, mon petit ange,
Pour n'avoir rien gardé de mes maux, quand mon
[cœur
A tant et si souvent gardé de ton bonheur?

DÉIDAMIA

Ah! vous savez toujours, vous autres hypocrites,
De beaux discours flatteurs bien souvent répétés.

Je les aime, mon Dieu, quand c'est vous qui les
[dites,
Mais ce n'est pas pour moi qu'ils étaient inventés.

FRANK

Dis-moi, tu ne veux pas venir en Italie?
En Espagne? à Paris? nous mènerions grand train.
Avec si peu de frais tu serais si jolie!

DÉIDAMIA

Est-ce que vous trouvez ce bonnet-là vilain?
Vous verrez tout à l'heure, avec ma robe blanche,
Mes bas à coins brodés, mon bonnet du dimanche,
Et mon tablier vert. — Vous riez, vous riez?

FRANK

Dans une heure d'ici nous serons mariés.
Ce baiser que tu fuis, et que je te dérobe,
Tu me le céderas, Mamette, de bon cœur,
Dans une heure, ô mon Dieu! tu viendras me le
[rendre.
Mamette, je me meurs.

DÉIDAMIA

Ah! moi! je sais attendre!
Voyons, laissez-moi donc être un peu votre sœur.
Une heure, une heure encore, et je serai ta femme
Oui, je vais te le rendre et de toute mon âme,
Ton baiser dévorant, mon Frank, ton beau baiser!
Et ton tonnerre alors pourra nous écraser.

FRANK

Oh! que cette heure est longue! oh! que vous
[êtes belle!
De quelle volupté déchirante et cruelle
Vous me noyez le cœur, froide Déidamia!

DÉIDAMIA

Regardez, regardez, la tête est toujours là.
Qui donc nous guette ainsi?

FRANK

Mamette, ô mon amante,
Ne me détourne pas cette lèvre charmante.
Non! quand l'éternité devrait m'ensevelir.

DÉIDAMIA

Mon ami, mon amant, respectez votre femme.

FRANK

Non! non! quand ton baiser devrait brûler mon
[âme!
Non! quand ton Dieu jaloux devrait nous en
[punir!

DÉIDAMIA

Eh bien! oui, ta maîtresse, — eh bien! oui, ton
[amante,
Ta Mamette, ton bien, ta femme et ta servante.
Et la mort peut venir, et je t'aime et je veux
T'avoir là dans mes bras et dans mes longs che-
[veux,
Sur ma robe de lin ton haleine embaumée.
Je sais que je suis belle, et plusieurs m'ont aimée ;
Mais je t'appartenais, j'ai gardé ton trésor.
(Elle tombe dans ses bras.)

FRANK, *se levant brusquement.*

Quelqu'un est là, c'est vrai.

DÉIDAMIA

Qu'importe? Charle, Charle!

FRANK

Ah! massacre et tison d'enfer! — C'est Belcolor!
Restez ici, Mamette, il faut que je lui parle.
(Il saute par la fenêtre.)

DÉIDAMIA

Mon Dieu, que va-t-il faire, et qu'est-il arrivé?
Le voilà qui revient. — Eh bien! l'as-tu trouvé?

FRANK, *à la fenêtre, en dehors.*

Non, mais, par le tonnerre, il faudra qu'il y vienne.
Je crois que c'est un spectre, et vous aviez raison,
Attendez-moi. — Je fais le tour de la maison.

DÉIDAMIA, *courant à la fenêtre.*

Charle, ne t'en vas pas! S'il s'enfuit dans la plaine,
Laisse-le s'envoler ce spectre de malheur.
Belcolore paraît de l'autre côté de la fenêtre et s'enfuit aussitôt.

Au secours ! au secours ! on m'a frappée au cœur.

Déidamia tombe et sort en se traînant.

LES MONTAGNARDS, *accourant au dehors.*

Frank ! que se passe-t-il ? On nous appelle, on crie.
Qui donc est là par terre étendu dans son sang ?
Juste Dieu ! c'est Mamette ! Ah ! son âme est [partie,
Un stylet italien est entré dans son flanc.
Au meurtre ! Frank, au meurtre !

FRANK, *rentrant dans la cabâne, avec Déidamia morte dans ses bras.*

Ô toi, ma bien-aimée !
Sur mon premier baiser ton âme s'est fermée,
Pendant plus de quinze ans tu l'avais attendu,
Mamette, et tu t'en vas sans me l'avoir rendu.

Juillet et août 1832.

PORTIA

PORTIA

Qu'est le hasard? — C'est le marbre qui
reçoit la vie des mains du statuaire.
La Providence donne le hasard.
SCHILLER.

I

Les premières clartés du jour avaient rougi
L'Orient, quand le comte Onorio Luigi [lance
Rentra du bal masqué. — Fatigue ou noncha-
La comtesse à son bras s'appuyait en silence,
Et d'une main distraite écartait ses cheveux
Qui tombaient en désordre et voilaient ses beaux
[yeux.
Elle s'alla jeter, en entrant dans la chambre,
Sur le bord de son lit. — On était en décembre,
Et déjà l'air glacé des longs soirs de janvier
Soulevait par instants la cendre du foyer.
Luigi n'approcha pas toutefois de la flamme
Qui l'éclairait de loin. — Il regardait sa femme ;
Une idée incertaine et terrible semblait

Flotter dans son esprit que le sommeil troublait.
Le comte commençait à vieillir. — Son visage
Paraissait cependant se ressentir de l'âge
Moins que des passions qui l'avaient agité.
C'était un Florentin ; jeune, il avait été
Ce qu'on appelle à Rome un coureur d'aventure.
Débauché par ennui, mais triste par nature,
Voyant venir le temps, il s'était marié ;
Si bien qu'ayant tout vu, n'ayant rien oublié, —
Pourquoi ne pas le dire ? il était jaloux. — L'homme
Qui vit sans jalousie, en ce bas monde, est comme
Celui qui dort sans lampe ; il peut sentir le bras
Qui vient pour le frapper, mais il ne le voit pas.

Pour le palais Luigi, la porte en était libre,
Le comte eût mis en quatre et jeté dans le Tibre
Quiconque aurait osé toucher sa femme au pied ;
Car nul pouvoir humain, quand il avait prié,
Ne l'eût fait d'un instant différer ses vengeances.
Il avait acheté du ciel ses indulgences ; [pensé
On le disait du moins. — Qui dans Rome eût

Qu'un tel homme pût être impunément blessé?
Mariée à quinze ans, noble, riche, adorée,
De tous les biens du monde à loisir entourée,
N'ayant dès le berceau connu qu'une amitié,
Sa femme ne l'avait jamais remercié ;
Mais quel soupçon pouvait l'atteindre? Et [qu'était-elle,
Sinon la plus loyale et la moins infidèle
Des épouses?

Luigi s'était levé. Longtemps
Il parut réfléchir en marchant à pas lents.
Enfin, s'arrêtant court : « Portia, vous êtes lasse,
Dit-il, car vous dormez tout debout. — Moi, de [grâce?
Prit-elle en rougissant ; oui, j'ai beaucoup dansé,
Je me sens défaillir malgré moi. — Je ne sais,
Reprit Onorio, quel était ce jeune homme [Rome.
En manteau noir ; il est depuis deux jours à
Vous a-t-il adressé la parole? — De qui
Parlez-vous, mon ami? dit Portia. — De celui

Qui se tenait debout à souper, ce me semble,
Derrière vous ; j'ai cru vous voir parler ensemble.
Vous a-t-on dit quel est son nom? — Je n'en sais
[rien
Plus que vous, dit Portia. — Je l'ai trouvé très
[bien,
Dit Luigi, n'est-ce pas? et gageons qu'à cette
[heure
Il n'est pas comme vous défaillant, que je meure ;
Joyeux plutôt. — Joyeux? sans doute ; et d'où
[vous vient,
S'il vous plaît, ce dessein d'en parler, qui vous
[tient?
— Et, prit Onorio, d'où ce dessein contraire,
Lorsque j'en viens parler, de vous en vouloir taire?
Le propos en est-il étrange? Assurément
Plus d'un méchant parleur le tient en ce moment.
Rien n'est plus curieux ni plus gai, sur mon âme,
Qu'un manteau noir au bal. — Mon ami, dit la
[dame,
Le soleil va venir tout à l'heure, pourquoi
Demeurez-vous ainsi? Venez auprès de moi.

— J'y viens, et c'est le temps, vrai Dieu, que l'on
[achève
De quitter son habit quand le soleil se lève!
Dormez si vous voulez, mais tenez pour certain
Que je n'ai pas sommeil quand il est si matin.

— Quoi, me laisser toute seule? J'espère
Que non, — n'ayant rien fait, seigneur, pour vous
[déplaire.

— Madame, dit Luigi, s'avançant quatre pas, —
Et comme hors du lit pendait un de ses bras,
De même que l'on voit d'une coupe approchée
Se saisir ardemment une lèvre séchée,
Ainsi vous l'auriez vu sur ce bras endormi
Mettre un baiser brûlant, — puis, tremblant à
[demi:
« Tu ne le connais pas, ô jeune Vénitienne!
Ce poison florentin qui consume une veine,
La dévore, et ne veut qu'un mot pour arracher
D'un cœur d'homme dix ans de joie, et dessécher

Comme un marais impur ce premier bien de l'âme,
Qui fait l'amour d'un homme et l'honneur d'une
[femme!
Mal sans fin, sans remède, affreux, que j'ai sucé
Dans le lait de ma mère, et qui rend insensé.
— Quel mal? dit Portia

— C'est quand on dit d'un homme
Qu'il est jaloux. Ceux-là, c'est ainsi qu'on les
[nomme.
— Maria? dit l'enfant, est-ce de moi, mon Dieu!
Que vous seriez jaloux?

— Moi, madame! à quel lieu?
Jaloux? vous l'ai-je dit? sur la foi de mon âme,
Aucunement. Jaloux! pourquoi donc? Non,
[madame,
Je ne suis pas jaloux ; allez, dormez en paix. »

Comme il s'éloignait d'elle à ce discours, après
Qu'il se fut au balcon accoudé d'un air sombre
(Et le croissant déjà pâlissait avec l'ombre),

En regardant sa femme, il vit qu'elle fermait
Ses bras sur sa poitrine et qu'elle s'endormait.

Qui ne sait que la nuit a des puissances telles.
Que les femmes y sont, comme les fleurs, plus [belles.
Et que tout vent du soir qui les peut effleurer
Leur enlève un parfum plus doux à respirer?
Ce fut pourquoi, nul bruit ne frappant son ouïe,
Luigi, qui l'admirait si fraîche épanouie,
Si tranquille, si pure, œil mourant, front penché,
Ainsi qu'un jeune faon dans les hauts blés couché,
Sentit ceci, — qu'au front d'une femme endormie
Il n'est âme si rude et si bien affermie
Qui ne trouve de quoi voir son plus dur chagrin
Se fondre comme au feu d'une flamme l'airain
Car, à qui s'en fier, mon Dieu! si la nature
Nous fait voir à sa face une telle imposture,
Qu'il faille séparer la créature en deux,
Et défendre son cœur de l'amour de ses yeux! —
Cependant que, debout dans son antique salle,

Le Toscan sous sa lampe inclinait son front pâle,
Au pied de son balcon il crut entendre au long
Du mur une voix d'homme, avec un violon.
Sur quoi, s'étant sans bruit avancé sous la barre,
Il vit distinctement deux porteurs de guitare, —
L'un inconnu, — pour l'autre, il n'en pouvait [douter,
C'était son manteau noir, — il le voulut guetter.
Pourtant rien ne trahit ce qu'en sentit son âme,
Sinon qu'il mit la main lentement à sa lame,
Comme pour éprouver, la tirant à demi,
Qu'ayant là deux rivaux, il avait un ami, —
Tout se taisait. Il prit le temps de reconnaître
Les traits du cavalier ; puis fermant sa fenêtre
Sans bruit, et sans que rien sur ses traits eût [changé,
Il vit si dans le lit sa femme avait bougé.
— Elle était immobile, et la nuit défaillante
La découvrait au jour plus belle et plus riante.
Donc, notre Florentin, ayant dit ses avés
Du soir, se mit au lit. — Frère, si vous avez
Par le monde jamais vu quelqu'un de Florence,

Et de son sang en lui pris quelque expérience,
Vous savez que la haine en ce pays n'est pas
Un géant comme ici, fier et levant le bras ;
C'est une empoisonneuse en silence accroupie
Au revers d'un fossé, qui de loin vous épie,
Boiteuse, retenant son souffle avec sa voix,
Et, crainte de faillir, s'y prenant à deux fois.

II

L'église était déserte, et les flambeaux funèbres
Croisaient en chancelant leurs feux dans les ténè-
Quand le jeune étranger s'arrêta sur le seuil. [bres,
Sa main n'écarta pas son long manteau de deuil.
Pour puiser l'eau bénite au bord de l'urne sainte.
Il entra sans respect, dans la divine enceinte,
Mais aussi sans mépris. — Quelques religieux
Priaient bas, et le chœur était silencieux.
Les orgues se taisaient, les lampes immobiles
Semblaient dormir en paix sous les voûtes tran-
Un écho prolongé répétait chaque pas. [quilles ;
Solitudes de Dieu ! qui ne vous connaît pas ?

Dômes mystérieux, solennité sacrée,
Quelle âme, en vous voyant, est jamais demeurée
Sans doute ou sans terreur? — Toutefois devant
L'inconnu ne baissa le front, ni les genoux. [vous
Il restait en silence et comme dans l'attente.[blante
— L'heure sonna — Ce fut une femme trem-
De vieillesse sans doute, ou de froid (car la nuit
Était froide), qui vint à lui. « Le temps s'enfuit,
Dit-il, entendez-vous le coq chanter? La rue
Paraît déserte encor, mais l'ombre diminue ;
Marchez donc devant moi. » La vieille répliqua :
« Voici la clef ; allez jusqu'à ce mur, c'est là
Qu'on vous attend ; allez vite, et faites en sorte
Qu'on ne vous voie. — Merci », dit l'étranger.
[La porte
Retomba lentement derrière lui. « Le ciel
Les garde! » dit la vieille en marchant à l'autel.
[les ombres
Où donc, noble jeune homme, à cette heure où
Sous les pieds du passant tendent leurs voiles
[sombres,

Où donc vas-tu si vite? et pourquoi ton coursier
Fait-il jaillir le feu de l'étrier d'acier?
Ta dague bat tes flancs, et ta tempe ruisselle :
Jeune homme, où donc vas-tu? qui te pousse ou
[t'appelle?
Pourquoi comme un fuyard sur l'arçon te courber?
Frère, la terre est grise, et l'on peut y tomber.
Pourtant ton serviteur fidèle, hors d'haleine,
Voit de loin ton panache, et peut le suivre à peine.
Que Dieu soit avec toi, frère, si c'est l'amour
Qui t'a dans l'ombre ainsi fait devancer le jour?
L'amour sait tout franchir, et bienheureux qui
[laisse
La sueur de son front aux pieds de sa maîtresse!
Nulle crainte en ton cœur, nul souci du danger,
Va! — Car ce qui t'attend là-bas, jeune étranger,
Que ce soit une main à la tienne tendue,
Que ce soit un poignard, au tournant d'une rue,
Qu'importe! — Va toujours, frère, Dieu seul est
[grand!
Mais, près de ce palais, pourquoi ton œil errant

Cherche-t-il donc à voir et comme à reconnaître
Ce kiosque à la nuit close entr'ouvrant sa fenêtre?
Tes vœux sont-ils si haut et si loin avancés?
Jeune homme, songes-y ; ce réduit, tu le sais,
Se tient plus invisible à l'œil que la pensée
Dans le cœur de son maître, inconnue et glacée.
Pourtant au pied du mur, sous les arbres cachés
Comme un chasseur, l'oreille au guet, tu t'es
[penché.
D'où partent ces accents? et quelle voix s'élève
Entre ces barreaux, douce et faible comme un
[rêve?

« Dalti, mon cher trésor, mon amour, est-ce
[toi? —
Portia! flambeau du ciel! Portia, ta main, c'est
[moi! »
Rien de plus. — Et, déjà sur l'échelle de soie
Une main l'attirait palpitante de joie ;
Déjà deux bras ardents, de baisers enchaîné,
L'avaient comme une proie à l'alcôve traîné.

O vieillards décrépits ! têtes chauves et nues !
Cœurs brisés, dont le temps ferme les avenues !
Centenaires voûtés, spectres à chef branlant, —
Qui, pâles au soleil, cheminez d'un pied lent !
C'est vous qu'ici j'invoque et prends en témoi-
[gnage.
Vous n'avez pas toujours été sans vie, et l'âge
N'a pas toujours plié de ses mains de géant
Votre front à la terre, et votre âme au néant !
Vous avez eu des yeux, des bras et des entrailles !
Dites-nous donc, avant que de vos funérailles
L'heure vous vienne prendre, ô vieillards, dites-
[nous
Comme un cœur à vingt ans bondit au rendez-vous.

« Amour, disait l'enfant, après que demi-nue
Elle s'était, mourante, à ses pieds étendue,
Vois-tu comme tout dort ! Que ce silence est doux !
Dieu n'a dans l'univers laissé vivre que nous. »

Puis elle l'admirait avec un doux sourire,

Comme elles ſont toujours. Quelle ſemme n'ad-
[mire
Ce qu'elle aime, et quel ſront peut-elle préſérer
A celui que ses yeux ne peuvent rencontrer
Sans se voiler de pleurs? « Voyons, lui disait-elle,
T'es-tu ſait beau pour moi, qui me suis ſaite
[belle?
Pour qui ce collier d'or, pour qui ces fins bijoux?
Ce beau panache noir? Était-ce un peu pour
[nous? »
Et puis elle ajouta : « Mon amour, que personne
Ne vous ait vu venir surtout, car j'en ſrissonne. »

Mais le jeune Dalti ne lui répondait pas ;
Aux rayons de la lune, il avait de ses bras
Entouré doucement sa pâle bien-aimée ;
Elle laissait tomber sa tête parſumée
Sur son épaule, et lui, regardait, incliné,
Son beau ſront, d'espérance et de paix couronné!

« Portia, murmura-t-il, cette glace dans l'ombre
Jette un reflet trop pur à cette alcôve sombre ;

Ces fleurs ont trop d'éclat, tes yeux trop de lan-
[gueurs ;
Que ne m'accablais-tu, Portia, de tes rigueurs !
Peut-être, Dieu m'aidant, j'eusse trouvé des
[armes,
Mais quand tu m'as noyé de baisers et de larmes,
Dis, qui m'en peut défendre, ou qui m'en guérira ?
Tu m'as fait trop heureux ; ton amour me tuera ? »
Et comme sur le bord de la longue ottomane,
Elle attachée à lui comme un lierre au platane,
Il s'était renversé tremblant à ce discours,
Elle le vit pâlir : « O mes seules amours,
Dit-il, en toute chose il est une barrière
Où, pour grand qu'on se sente, on se jette en
[arrière ;
De quelque fol amour qu'on ait rempli son cœur,
Le désir est parfois moins grand que le bonheur ;
Le ciel, ô ma beauté, ressemble à l'âme humaine :
Il s'y trouve une sphère où l'aigle perd haleine,
Où le vertige prend, où l'air devient le feu,
Et l'homme doit mourir où commence le Dieu. »

La lune se voilait ; la nuit était profonde,
Et nul témoin des cieux ne veillait sur le monde
La lampe tout à coup s'éteignit. « Reste là,
Dit Portia, je m'en vais l'allumer. » Elle alla
Se baisser au foyer. — La cendre à demi morte
Couvrait à peine encor une étincelle, en sorte
Qu'elle resta longtemps ; mais lorsque la clarté
Eut enfin autour d'eux chassé l'obscurité :
« Ciel et terre, Dalti ! Nous sommes trois, dit-elle.
— Trois », répéta près d'eux une voix à laquelle
Répondirent au loin les voûtes du château.
Immobile, caché sous les plis d'un manteau,
Comme au seuil d'une porte une antique statue,
Onorio, debout, avait frappé leur vue.
— D'où venait-il ainsi ? Les avait-il guettés
En silence longtemps, et longtemps écoutés ?
De qui savait-il l'heure, et quelle patience
L'avait fait une nuit épier la vengeance ?
Cependant son visage était calme et serein,
Son fidèle poignard n'était pas dans sa main,
Son regard ne marquait ni colère, ni haine ;

Mais ses cheveux, plus noirs, la veille, que l'ébène.
Chose étrange à penser, étaient devenus blancs,
Les amants regardaient, sous les rayons trem-
De la lampe déjà par l'aurore obscurcie, [blants
Ce vieillard d'une nuit, cette tête blanchie,
Avec ses longs cheveux plus pâles que son front
« Portia, dit-il, d'un ton de voix lent et profond
Quand ton père, en mourant, joignant nos mains,
[la mienne
Resta pourtant ouverte ; en retirer la tienne
Était aisé. Pourquoi l'as-tu donc fait si tard?

Mais le jeune Dalti s'était levé. « Vieillard,
Ne perdons pas de temps. Vous voulez cette femme!
En garde! Qu'un de nous la rende avec son âme.
— « Je le veux », dit le comte ; et deux lames déjà
Brillaient en se heurtant. — Vainement la Portia
Se traînait à leurs pieds, tremblante, échevelée.
Qui peut sous le soleil tromper sa destinée?
Quand des jours et des nuits qu'on nous compte
[ici-bas

Le terme est arrivé, la terre sous nos pas
S'entr'ouvrirait plutôt : que sert qu'on s'en [défende ?
Lorsque la fosse attend, il faut qu'on y descende.
Le comte ne poussa qu'un soupir, et tomba,

Dalti n'hésita pas. « Viens, dit-il à Portia,
Sortons ,» Mais elle était sans parole et mourante.
Il prit donc d'une main le cadavre, l'amante
De l'autre, et s'éloigna. La nuit ne permit pas
De voir de quel côté se dirigeaient ses pas.

III

Une heure est à Venise, — heure des sérénades,
Lorsqu'autour de Saint-Marc, sous les sombres [arcades,
Les pieds dans la rosée et son masque à la main,
Une nuit de printemps joue avec le matin.
Nul bruit ne trouble plus, dans les palais antiques,
La majesté des saints debout sous les portiques.
La ville est assoupie, et les flots prisonniers

S'endorment sur le bord de ses blancs escaliers.
C'est alors que de loin, au détour d'une allée,
Se détache en silence une barque isolée.
Sans voile, pour tout guide ayant son matelot,
Avec son pavillon flottant sous son falot.
Telle, au sein de la nuit, et par l'onde bercée,
Glissait, par le zéphir lentement balancée,
La légère chaloupe, où le jeune Dalti
Agitait en ramant le flot appesanti,
Longtemps, au double écho de la vague plaintive,
On le vit s'éloigner, en voguant, de la rive ;
Mais lorsque la cité, qui semblait s'abaisser
Et lentement au loin dans les flots s'enfoncer,
Eut, en se dérobant, laissé l'horizon vide,
Semblable à l'alcyon qui, dans son cours rapide,
S'arrête tout à coup, la chaloupe écarta
Ses rames sur l'azur des mers, et s'arrêta.
« Portia, dit l'étranger, un vent plus doux com-
[mence
A se faire sentir. — Chante-moi ta romance. »

Peut-être que le seuil du vieux palais Luigi
Du pur sang de son maître était encor rougi :
Que tous les serviteurs sur les draps funéraires
N'avaient pas achevé leurs dernières prières ;
Peut-être qu'alentour des sinistres apprêts
Les moines s'agitant comme de noirs cyprès,
Et mêlant leurs soupirs aux cantiques des vierges,
N'avaient pas sur la tombe encore éteint les [cierges ;
Peut-être de la veille avait-on retrouvé
Le cadavre perdu, le front sous un pavé ;
Son chien pleurait sans doute et le cherchait [encore
Mais quand Dalti parla, Portia prit sa mandore,
Mêlant sa douce voix, que l'écho répétait,
Au murmure moqueur du flot qui l'emportait.

— Quel homme fut jamais si grand, qu'il se put [croire
Certain, ayant vécu, d'avoir une mémoire
Où son souvenir, jeune et bravant le trépas,
Pût revivre une vie, et ne s'éteindre pas ?
Les larmes d'ici-bas ne sont qu'une rosée

Dont un matin au plus la terre est arrosée,
Que la brise secoue, et que boit le soleil ;
Puis l'oubli vient au cœur, comme aux yeux le
sommeil.

Dalti, le front baissé, tantôt sur son amante
Promenait ses regards, tantôt sur l'eau dormante.
Ainsi muet, penchant sa tête sur sa main,
Il sembla quelque temps demeurer incertain.
« Portia, dit-il enfin, ce que vous pouviez faire,
Vous l'avez fait ; c'est bien. Parlez-moi sans
[mystère :
Vous en repentez-vous ? — Moi, dit-elle, de quoi ?
— D'avoir, dit l'étranger, abandonné pour moi
Vos biens, votre maison et votre renommée
(Il fixa de ses yeux perçants sa bien-aimée,
Et puis il ajouta d'un ton dur), — votre époux. »
Elle lui répondit : « J'ai fait cela pour vous :
Je ne m'en repens pas.

— O nature, nature !
Murmura l'étranger, vois cette créature :

Sous les cieux les plus doux qui la pouvaient [nourrir,
Cette fleur avait mis dix-huit ans à s'ouvrir.
A-t-elle pu tomber et se faner si vite,
Pour avoir une nuit touché ma main maudite?
C'est bien, poursuivait-il, c'est bien, elle est à [moi.
Viens, dit-il à Portia, viens et relève-toi.
T'est-il jamais venu dans l'esprit de connaître
Qui j'étais! qui je suis?

— Eh! qui pouvez-vous être,
Mon ami, si ce n'est un riche et beau seigneur!
Nul ne vous parle ici, qui ne vous rende honneur.

— As-tu, dit le jeune homme, autour des pro- [menades,
Rencontré quelquefois, le soir sous les arcades,
De ces filles de joie errant en carnaval,
Qui traînent dans la boue une robe de bal?
Elles n'ont pas toujours au bout de la journée
Du pain pour leur souper. Telle est leur destinée;
Car souvent de besoin ces spectres consumés

Prodiguent aux passants des baisers affamés.
Elles vivent ainsi. C'est un sort misérable,
N'est-il pas vrai? Le mien cependant est sem-
[blable.
— Semblable à celui-là! dit l'enfant. Je vois bien,
Dalti, que vous voulez rire, et qu'il n'en est rien.

— Silence! dit Dalti, la vérité tardive
Doit se montrer à vous ici, quoi qu'il arrive.
Je suis fils d'un pêcheur.

— Maria! Maria!
Prenez pitié de nous, si c'est vrai, dit Portia.

— C'est vrai, dit l'étranger. Écoutez mon histoire,
Mon père était pêcheur ; mais je n'ai pas mémoire
Du jour où pour partir le destin l'appela,
Me laissant pour tout bien la barque où nous
[voilà.
J'avais quinze ans, je crois ; je n'aimais que mon
[père
Ma venue en ce monde ayant tué ma mère.

Mon véritable nom est Daniel Zoppieri.
Pendant les premiers temps mon travail m'a
[nourri.
Je suivais le métier qu'avait pris ma famille :
L'astre mystérieux qui sur nos têtes brille
Voyait seul quelquefois tomber mes pleurs amers
Au sein des flots sans borne et des profondes
[mers ;
Mais c'était tout. D'ailleurs, je vivais seul, tran-
[quille,
Couchant où je pouvais, rarement à la ville.
Mon père, cependant, qui, pour un batelier,
Était fier, m'avait fait d'abord étudier ;
Je savais le toscan et j'allais à l'église ;
Ainsi dès ce temps-là je connaissais Venise.

Un soir, un grand seigneur, Michel Gianinetto,
Pour donner un concert me loua mon bateau.
Sa maîtresse (c'était, je crois, la Muranèse)
Y vint seule avec lui ; la mer était mauvaise ;
Au bout d'une heure au plus un orage éclata.

Elle, comme un enfant qu'elle était, se jeta
Dans mes bras, effrayée, et me serra contre elle.
Vous savez son histoire, et comme elle était belle ;
Je n'avais jusqu'alors rien rêvé de pareil.
Et de cette nuit-là je perdis le sommeil. »

L'étranger, à ces mots, parut reprendre haleine;
Puis, Portia l'écoutant et respirant à peine,
Il poursuivit :

« Venise ! ô perfide cité,
A qui le ciel donna la fatale beauté,
Je respirai cet air dont l'âme est amollie,
Et dont ton souffle impur empesta l'Italie !
Pauvre et pieds nus, la nuit, j'errais sous tes palais.
Je regardais tes grands, qu'un peuple de valets
Entoure et rend pareils à des paralytiques,
Tes nobles arrogants et tous tes magnifiques
Dont l'ombre est saluée, et dont aucun ne dort
Que sous un toit de marbre et sur un pavé d'or.
Je n'étais cependant qu'un pêcheur ; mais, aux [fêtes,

Quand j'allais au théâtre écouter les poètes,
Je revenais le cœur plein de haine et navré.
Je lisais, je cherchais ; c'est ainsi, par degré,
Que je chassais, Portia, comme une ombre légère,
L'amour de l'Océan, ma richesse première.
Je vous vis, — je vendis ma barque et mes filets,
Je ne sais pas pourquoi, ni ce que je voulais,
Pourtant je les vendis. C'était ce que sur terre
J'avais pour tout trésor, ou pour toute misère.
Je me mis à courir, emportant en chemin
Tout mon bien qui tenait dans le creux de ma [main.
Las de marcher, bientôt je m'assis triste et morne,
Au fond d'un carrefour, sur le coin d'une borne.
J'avais vu par hasard, auprès d'un mauvais lieu
De la place Saint-Marc, une maison de jeu.
J'y courus. Je vidai ma main sur une table ;
Puis muet, attendant l'arrêt inévitable,
Je demeurai debout. Ayant gagné d'abord,
Je résolus de suivre et de tenter le sort.
Mais pourquoi vous parler de cette nuit terrible?

Toute une nuit, Portia, le démon invincible
Me cloua sur la place, et je vis devant moi
Pièce à pièce tomber la fortune d'un roi.
Ainsi je demeurais, songeant au fond de l'âme,
Chaque fois qu'en criant tournait la roue infâme,
Que la mer était proche et qu'à me recevoir
Serait toujours tout prêt ce lit profond et noir.
Le banquier cependant, voyant son coffre vide,
Me dit que c'était tout. Chacun d'un œil avide
Suivait mes mouvements : je tendis mon manteau.
On me jeta dedans la valeur d'un château
Et la corruption de trente courtisanes.
Je sortis. — Je restai trois jours sous les platanes
Où je vous avais vue, ayant pour tout espoir,
Quand vous y passeriez, d'attendre et de vous voir.
Tout le reste est connu de vous.

— Bonté divine !
Dit l'enfant, est-ce là tout ce qui vous chagrine ?
Quoi ! De n'être pas noble ? Est-ce que vous [croyez

Que je vous aimerais plus quand vous le seriez?
— Silence! dit Dalti, vous n'êtes que la femme
Du pêcheur Zoppieri ; non, sur ma foi, madame,
Rien de plus.

— Et quoi rien, mon amour?

— Rien de plus,
Vous dis-je ; ils sont partis comme ils étaient
Ces biens. Ce fut hier la dernière journée [venus,
Où j'ai (pour vous du moins) tenté la destinée.
J'ai perdu ; voyez donc ce que vous décidez.
— Vous avez tout perdu?

— Tout sur trois coups de dés,
Tout, jusqu'à mon palais, cette barque exceptée
Que j'ai depuis longtemps en secret rachetée.
Maudissez-moi, Portia ; mais je ne ferai pas,
Sur mon âme, un effort pour retenir vos pas.
Pourquoi je vous ai prise, et sans remords menée
Au point de partager ainsi ma destinée,
Ne le demandez pas. Je l'ai fait ; c'est assez.

Vous pouvez me quitter et partir ; choisissez. »

Portia, dès le berceau, d'amour environnée,
Avait vécu comtesse ainsi qu'elle était née.
Jeune, passant sa vie au milieu des plaisirs,
Elle avait de bonne heure épuisé les désirs,
Ignorant le besoin, et jamais, sur la terre,
Sinon pour l'adoucir, n'ayant vu de misère.
Son père déjà vieux, riche et noble seigneur,
Quoique avare, l'aimait et n'avait de bonheur
Qu'à la voir admirer, et quand on disait d'elle
Qu'étant la plus heureuse, elle était la plus belle.
Car tout lui souriait, et même son époux,
Onorio, n'avait plié les deux genoux
Que devant elle et Dieu. Cependant, en silence,
Comme Dalti parlait, sur l'Océan immense
Longtemps elle sembla porter ses yeux errants.
L'horizon était vide, et les flots transparents
Ne reflétaient au loin, sur leur abîme sombre,
Que l'astre au pâle front qui s'y mirait dans [l'ombre.

Dalti la regardait, mais sans dire un seul mot.

— Avait-elle hésité? — Je ne sais ; — mai
[bientô
Comme une tendre fleur que le vent déracine,
Faible, et qui lentement sur sa tête s'incline,
Telle elle détourna la tête, et lentement
S'inclina tout en pleurs jusqu'à son jeune aman
« Songez bien, dit Dalti, que je ne suis, comtesse
Qu'un pêcheur; que demain, qu'après, et que san
[cess
Je serai ce pêcheur. Songez bien que tous deux
Avant qu'il soit longtemps nous allons être vieux
Que je mourrai peut-être avant vous.

— Dieu rassemble
Les amants, dit Portia: nous partirons ensembl
Ton ange en t'emportant me prendra dans se
[bras.
Mais le pêcheur se tut, car il ne croyait pas.

1829.

Fontenay-aux-Roses. — Imp. L. Bellenand. — 28.753.





